

René Troin

Chantier Schéhérazade



Sous la Cape

Dans la même collection

HURL BARBE, *Pompe le Mousse*
Les mésaventures picaresques de deux
sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE,
Les Celtes mercenaires
Western bre-ton et post-atomique.
Ça cogne dur dans le désert, entre
Kin-Per et Plouc-Off.

PATRICK BOMAN,
Des nouilles dans le cosmos
Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intergalactique.

PATRICK BOMAN,
Les Canines dans le pâté
Au milieu du stupre et du lucre
de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues
traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,
*Les Innommables et autres
histoires de Canines*
27 nouvelles par le meilleur spécialiste
français de l'ail bio
et de l'épieu certifié FSC.

PATRICK BOMAN,
Amours, Délices et Morgue
Suite des aventures des vampirologues
de La Nouvelle-Babylone.
Du saignant!

PATRICK BOMAN,
Peabody se rince l'œil
Opus six des célèbres aventures
de l'Inspector Sahib. Peabody enquête
sur un trouble crime survenu dans une
obscurité principauté...

PIERRE CHARMOZ,
*Première ascension népalaise
de la tour Eiffel
et autres cimes improbables*
Une cordée népalaise s'appête à faire
l'ascension du sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ
ET STUDIO LOU PETITOU,
Le Vampire de Wall Street
Mordu par le comte Madov,
un trader va semer la désolation
dans la Yosemite Valley.

STUDIO LOU PETITOU
ET PIERRE CHARMOZ,
La Canine impériale
Hiver 1853, une menace pèse sur Paris.
L'enquête est menée par Vidocq, Renan
et les saint-simoniens.

GILLES DERAIS,
Trilogie Lange
Fessées et fusées (trois livres en un).

YAK RIVAIS, *Francoquin*
Un monument de l'édition
du xx^e siècle enfin réédité.
5 volumes, 1 400 pages de bruit
et de fureur.

JULES VEINE, *Le Voyage
dans les spasmes*
De l'extase comme moyen
de transport sidéral.

JULES VEINE, *L'Atour infernal*
Plus c'est haut, moins c'est beau!

COLLECTIF, *Histoires d'Aulx*
11 textes pour célébrer la biodiversité
vampiresque. (Coédition imaJn'ère.)

CHANTIER SCHÉHÉRAZADE



AUTRES LIVRES DE RENÉ TROIN

CHEZ DELEATUR

Vingt Palindromes, les Minilivres, 1998.

Douze Aventures de Câline et ses amis, les Minilivres, 1999.

On se fait à l'idée et c'est Moi qu'on assassine, les Minilivres, 2000.

La Crau (Arizona), la Compagnie des Indes oniriques, 2002.

How I Met Bob / Comment j'ai connu Bob, les Minilivres, 2003.

La Dame de la Beauté, les Minilivres, 2003

(repris dans *Des nouvelles de Deleatur*, Ginkgo, 2006).

CHEZ GINKGO

Contributions à *La Cuisine (très) facile*,

recettes pour débutants et maladroits (collectif), 2006.

Georges écrit (roman avec bonus, collection Biloba), 2007.

René Troin

Chantier
Schéhérazade

Sous la Cape

*Il était une fois
un dragon
qui était
une radio.*

Retenue par deux méchants morceaux de ruban adhésif, chahutée par le premier vent de septembre, la feuille de papier battait le flanc de l'Abribus de la place d'Armes. Ça faisait flap flap dans le jour qui se lève. Le bruit, léger, tira l'oreille de Bertrand qui aime se laisser distraire. Il s'arrêta, parut hésiter puis, très vite, il fit les quelques pas qu'il fallait pour déchiffrer cette offre d'emploi exaltante :

POUR JOB URGENT
CHERCHE PERSONNES 18 À 35 ANS
POUR DISTRIBUER DES PROSPECTUS

Bien sûr, aujourd'hui, une telle proposition prêterait à sourire, mais, au bord de l'an trois de la présidence de Pépin l'Effroyable, où remonte la scène, elle était bonne à prendre à ce point que Bertrand dut résister à la tentation de faire disparaître l'affichette afin de limiter les candidatures.

Sur la pensée élevée que l'homme ne doit pas être un loup pour le chien en galère, il tira d'une poche de son blouson le carnet et le stylo qui ne le quittaient jamais.

Il commençait à relever les dix chiffres du numéro de portable qui concluait l'annonce quand on l'apostropha.

La voix était forte, familière et un brin rigolarde.

« Je ne voudrais pas te plonger dans un désespoir plus

profond que celui qui te serre, mais envisages-tu sérieusement, pauvre homme, que tu sauras persuader un margoulin, même le mieux disposé des entours, que tu n'as point passé le cap de ton trente-cinquième anniversaire?»

À une époque où le discours amoureux ne s'inquiétait plus de la césure à l'hémistiche («TU M'M OU KWA?»), où des adultes achevés colportaient des fautes enfantines («Je me demande c'est quoi j'ai bien pu faire pour mériter un fils aussi nul à l'école!»), personne n'aurait songé à chercher, dans tout le département, quelqu'un qui s'attachât à s'exprimer comme l'un de ces personnages des romans de Dickens, qui s'étiolaient en prison pour dettes, se battent jusqu'à se vautrer la face en avant dans les flaques de mauvais gin répandues sur le sol de tavernes insalubres, exposent les charmes tristes qu'on les force à louer à des passants rendus craintifs par des brumes assassines, ou qui, doués d'un destin un peu mieux enviable, vivent de pêche côtière avant de retrouver le soir pour tout refuge une barcasse échouée sur une grève ventée de longue. Comme ceux-là et d'autres que je laisse (l'œuvre du maître du roman victorien en grouille autant que de vermine les couches des asiles de nuit qu'il lui arriva de fréquenter), Victor était tout démuné, sauf de vocabulaire, lorsqu'il avait jailli d'un train en escale à Toulon, deux paires de mois plus tôt, au mitan du printemps. Il évoquait alors, avec ses vêtements trop larges et sa barbe rasée de loin, un épouvantail mû par une fièvre pas très catholique. Depuis, à voir sa mise et sa mine nouvelles, sa situation s'était certainement améliorée. Et quand il faisait son tour de ville, chaque jour, de bon matin, ainsi qu'il lui plaisait, nul ne changeait plus de trottoir pour l'éviter. On eût pu croire qu'il se conformait désormais à cette recommandation de ne pas se faire remarquer que font les parents des familles modestes à leurs rejetons – Victor, en effet, ne se faisait plus guère remarquer.

« Laisse tomber, fit-il à Bertrand. Cette proposition malhonnête doit pendouiller dans tous les recoins à chômeurs de cette foutue ville. »

Pour être moins noble que celle qui, l'instant d'avant, avait visité l'esprit de Bertrand, l'idée de Victor était probablement plus juste.

« Et à l'heure qu'il est, continuait Victor, quelque sale bonhomme – je préfère me limiter à cette seule éventualité, au risque de contrarier les intégristes de la parité, plutôt que de frôler l'épouvantable idée qu'une femme puisse s'abaisser à tremper dans ce genre de combine merdeuse –, quelque sale bonhomme, donc, est pour sûr occupé à trier des impétrants, trop nombreux pour se partager sa pile de réclames, selon qu'ils ont ou pas les yeux d'une couleur qu'il aime ou les cheveux d'une coupe à son gré.

– Je suis d'accord avec toi, reconnut Bertrand, mais, tu vois, mon problème, c'est que...

– Ta! Ta! Ta! Ton problème, c'est peut-être bien ma solution! trompeta Victor. Et je te l'exposerai si tu m'offres le café. Enfin, si tu peux, bien sûr. »

Les derniers mots ne relevaient pas de la politesse, moins encore de l'ironie, mais d'une manière de délicatesse. À quelques années d'ici, pas si lointaines pour qu'on ne se les rappelle pas, on n'osait plus parler de « temps qui courent ». Ils piétinaient plutôt alors les temps. Quand ils ne reculaient pas. Et il n'était pas rare que le meilleur des camarades dût se résigner à renoncer à accomplir un geste d'amitié aussi banal que l'offre d'un petit noir ou d'une noisette matutinale. Bertrand n'était pas encore rendu à cette extrémité, mais il la redoutait.

Professionnellement parlant, Bertrand avait connu des jours meilleurs. Longtemps, il s'était levé à six heures pour suivre

une routine prélaborieuse qui le poussait de la cuisine à la salle de bains avant de le ramener vers la cuisine. À ce point, il attaquait une orange d'un geste sûr mais lent. Il avait le temps. Le café finissait de couler. Les râles de vapeur le disputaient au ronron d'une radio d'information internationale que, parfois, crevait par surprise une nouvelle plus âpre que les autres.

Comme Victor et lui, en route vers le port, traversaient la place Monsenergue, Bertrand chercha du regard un corniaud que l'on voyait souvent veiller au pied de son maître endormi, le corps tout de traviole, sur la margelle d'une fontaine éteinte.

Si l'animal avait un nom, nul ne pouvait se vanter de l'avoir jamais entendu. L'homme, lui, s'appelait André. Et il y tenait. Le jour où l'un de ses compagnons de marge s'était aventuré à le surnommer Dédé, il avait explosé : « J'ai plus rien, moi ! J'ai tout perdu ! Mon boulot, ma femme... Quant à mes gamins, les petits cons... plus si petits que ça, d'ailleurs... Les grands cons, donc... Excusez si je crie, mais ils sont loin, et va t'en savoir où... Ils ont bien dû changer déjà trois fois de continent... Ils préfèrent courir le monde que le risque de me croiser. C'est dire si la famille et le nom qui lui sert de ruban ou de chaîne, aujourd'hui, je m'en fous ! Mais mon prénom d'André, c'est ma mère qui me l'a donné, et c'est le seul cadeau que la vie ne m'ait pas repris. Alors, si l'on veut m'appeler... ce n'est pas que j'y tienne, mais enfin, si l'on doit... qu'on y mette au moins cette forme ! »

Donc, André avait tout à la fois le sens du mélodrame et de la formule. Il conservait aussi un souvenir de ses années de dèche. Un souvenir saillant. Qu'il chérissait. Qu'il cultivait. Et qui lui faisait de l'usage.

Une nuit du printemps de 1991, André, en même temps

qu'une poignée de malheureux de son aspect, avait été embarqué de force dans une camionnette par trois costauds encagoulés dont la rumeur avait longtemps colporté, au dam de l'éminent édile, qu'ils avaient agi avec l'aval du maire d'alors. Passé la limite de la ville, les nervis avaient roulé un long moment avant de semer leurs pauvres proies. L'une au bord d'un champ de fleurs, l'autre devant le portail d'une carrière de sable gardée par des chiens fous de faim... André, le dernier qu'ils abandonnèrent, soutenait avoir donné des pieds et des poings pendant tout le voyage. Il s'était retrouvé dans la solitude du sommet du mont Caume. N'y voyant pas à six pas, malgré les efforts de la lune, il s'était résolu à attendre l'aube dans une ruine de bergerie d'été dont les troupeaux et leur escorte avaient depuis des lustres oublié le chemin.

Victor, lorsque la conversation en arrivait à la question de savoir ce qu'il faisait dans l'existence (une conversation qui se respecte en arrive fatalement à ce point-là) revendiquait l'état de quêteur de bribes.

Au comptoir d'un bistrot inédit, à l'heure de l'apéro vespéral, la chose énoncée tout à trac ne manquait pas d'entraîner son effet. Les anis comme à la parade, noyés plus ou moins par des mains aux gestes si précis qu'on pourrait croire qu'elles ont passé d'autres vies à verser le thé à la menthe, les anis suspendaient leur immuable vol qui va du bois lustré ou du zinc torchonné aux lèvres des buveurs. Puis, très vite, Victor expliquait. Et tout le monde d'apprécier. Qu'elle était bonne celle-là. Qu'on ne la leur avait encore jamais faite. Ses voisins de part et d'autre bourraient les côtes de Victor. Et afin que la joie demeure, quelqu'un conseillait de faire un cul-sec, vu qu'il ne pouvait pas attendre plus longtemps de mettre sa tournée.

Les minutes filaient. La compagnie faisait feu de tout trait – l'un de ses membres, par exemple, contait dans une langue bien tournée une farce dont Pépin était le réjouissant dindon. Les rates se dilataient. Les foies suivaient comme ils pouvaient. Et après que le patron, qui surveillait l'horloge, avait saisi le seau de sciure tout en disant que c'était l'heure de la soupe et de rentrer chacun chez soi, l'un des compères retenait Victor sur le trottoir, attendait un instant que les autres se fussent éloignés, pour s'intriguer en bonne complicité :

« Alors, camarade, de tout ce qu'on a barjaqué ce soir, tu vas en garder quelques-unes, des bribes ? »

Car, tout bien pesé, il était facile à comprendre le métier de Victor. Sauf pour les conseillers de la Maison de l'Emploi. C'est d'ailleurs dans l'agence du centre-ville, où dormait son dossier de chômeur, que Bertrand avait fait la connaissance de Victor à l'issue d'un échange qui, dans ses débuts, vengea la galerie des convoqués du jour de toutes les mesquineries qu'ils avaient dû subir entre ces murs, avant de leur révéler, sur la fin, qu'un brin d'humanité peut fleurir où on ne l'attend pas.

CONSEILLER

(excédé avant même d'avoir consenti un « Bonjour » automatique)

C'est la troisième fois que nous nous rencontrons, et j'avoue que j'ai beau lire et relire votre dossier, j'ai toujours autant de mal à cerner votre profil professionnel.

VICTOR

Évidemment, si vous n'y mettez que votre jargon au lieu d'un peu de bonne volonté...

CONSEILLER

*(se dressant à moitié tout en préparant un index
rompu à la menace)*

Attention! Je veux bien être conciliant, mais je ne saurais tolérer une attitude désinvolte, voire insultante. Je suis là pour réfléchir avec vous à la stratégie la plus efficace pour vous ramener vers l'emploi. Et pour cela, j'ai des grilles.

VICTOR

*(jouant des bras et des jambes pour trouver la position la plus
confortable autorisée par un siège qui ne l'est pas)*

Je vous arrête là! Avec moi, ça ne peut pas marcher. Laissez-moi vous dire que j'ai tâté du commerce de la librairie. J'aime les livres, jusqu'à regarder certains comme des êtres indispensables, pourtant j'ai dû, au bout d'une semaine, abandonner tout espoir de carrière: un simple pas-de-porte m'était une prison. Alors, vos grilles...

CONSEILLER

(sur le bord de se laisser déborder)

Je crois que nous nous égarons. Et si vous m'expliquiez enfin en quoi consiste votre métier de quêteur de bribes qui, je vous le rappelle, n'est répertorié nulle part.

VICTOR

(consentant à rendre les armes non sans tirer une dernière salve)

Et allez donc! Après les grilles, le répertoire... Avec votre raie au milieu, je me doutais bien qu'elle n'était pas loin la spirale infernale. Je me permettrai quand même de vous mettre en garde: on commence par se soumettre à l'ordre alphabétique, et on se retrouve vite à défiler avec les tenants de l'ordre nouveau... Vous vous intéressez donc au pourquoi

et au comment de la quête de bribes. C'est très généreux de votre part, vu qu'elle met en jeu des lieux sans importance et les ombres qui les hantent. Les lieux, ce sont le hall de la gare, les travées du centre commercial, le bout du port aussi, ces endroits où personne ne reste sauf ceux que rien n'attend. Ces immobiles du dedans, c'est à leur marche lente que je les reconnais. En marge de la marche forcée qui est la règle. J'ai adopté leur allure. Leur tristesse aussi, mais je l'avais déjà dans les yeux à l'heure où je suis né. Car je suis né lucide... mais c'est une autre histoire. Parfois, ils m'approchent, mais le plus souvent, je fais le premier pas et les invite à me dire ce qu'ils veulent, à se soulager d'un travail perdu, d'un époux parti, d'un enfant ingrat... Et les mots viennent comme ils peuvent. Par paquets. Dans un souffle indocile. Parler quand on n'a plus parlé durant des semaines ou des mois, c'est comme lire pour le robinson ramené d'une île vierge. Parler, ça peut s'oublier. Alors, ces bribes qui bégaiant, se bousculent ou s'épuisent au bout de quelques mots, je les note, je les archive. Avec ce projet d'écrire, quand j'en aurai un nombre suffisant, et à renfort de points de suspension, le dit des laissés-pour-compte. Voilà, je ne peux pas mieux vous expliquer ce que je fais.

CONSEILLER

*(perdu dans ses pensées au point qu'on pourrait croire
qu'il est quelque peu ébranlé.)*

Mais non, il cherche une parade professionnelle)

Bien, bien. Je ne vous cacherai pas que c'est inattendu. Mais vous possédez un savoir-faire... C'est indéniable. Et en attendant que votre projet littéraire se concrétise, pour peu que vous fassiez montre d'un talent dont je vous fais volontiers crédit, grâce à un éditeur, ou au théâtre pourquoi pas, nous pourrions peut-être envisager quelque chose de plus immédiat...

Que penseriez-vous d'une formation d'animateur qui vous permettrait dans quelque temps de faire la conversation à des pensionnaires de maison de retraite qui ne reçoivent jamais de visite? Voilà bien des lieux et des gens comme vous les aimez, si je ne m'abuse!

VICTOR

*(un peu déstabilisé, pas « Tel est pris qui croyait prendre »,
mais presque)*

Heu... En effet, l'idée peut être séduisante du moment que l'on ne confond pas bribes et birbes. Je vous promets d'y réfléchir d'ici à notre prochaine rencontre.

CONSEILLER

De mon côté, je cherche la formation adéquate et le financement qui va avec. À bientôt. Au revoir.

VICTOR

Au revoir. Et... merci.

CONSEILLER

Suivant!

Bertrand, qui était le suivant, ralentit pour glisser à Victor sur le point de sortir :

« Vous ne voudriez pas m'attendre au café d'à côté? Je vous invite. J'aimerais bien parler un peu avec vous. »

Depuis ce jour, Bertrand revoyait Victor, de loin en loin, sans préavis. Ils s'accordaient le temps d'une poignée de main (car ils avaient un âge d'hommes qui ne s'embrassent pas pour se dire bonjour) avant de se choisir une brasserie, ou alors, s'il

s'en présentait un à l'endroit de leur rencontre, ils partageaient un banc public, mobilier si rare tout à travers la ville qu'un visiteur furtif pourrait bien la décrire comme une cité interdite à tous les bayeurs aux gabians (puisque c'est là le nom des corneilles locales), aux fatigués des jambes, aux cœurs irréguliers – bref, à tous les tendres inutiles qui font une âme aux hommes affairés négligents de ces choses.

Victor avec Bertrand, quand ils étaient ensemble, ça se passait dehors. Toujours. Eux, qui s'appréciaient pourtant, n'auraient jamais osé s'inviter l'un chez l'autre, ainsi que ça se fait tout naturellement après qu'on s'est apprécié un bout de temps. La raison qui les retenait, pour la dire au plus simple, c'est que et l'un et l'autre louaient dans la Basse – ce filet de rues maigres et sales qui tricotent un quartier au port – chacun un trou à pauvre, meublé d'un lit sans pieds, d'une planche avec son couple de tréteaux, d'un calendrier des Postes périmé et d'un bouquet changeant de livres invariablement fanés.

Revenons au matin qui nous occupait avant les phrases de traverse que vous venez de lire.

Victor et Bertrand, une fois sur le quai Cronstadt, se sont installés à *La Réale*, en terrasse, d'où l'on jouit d'une ouïe imprenable sur les cliquetis qui pullulent dans la mâturation des voiliers de plaisance. (Le port de Toulon ne manque pas d'autres terrasses aptes à satisfaire le mélomane amateur de suites aléatoires de sons bruts, mais comme personnellement, c'est à *La Réale* que j'aime à m'attarder, autant que nos deux héros se décident pour cette enseigne.)

«Pose ton cul sur une chaise et vide ton sac sur la table!» intima Victor qui, quand la situation le demandait, savait renoncer aux mots limés pour un vocabulaire rugueux et un ton cousins de ceux des rebelles de la *country* dont, Bertrand

le savait depuis une de leurs conversations déjà vieille, il aimait tout particulièrement les chansons.

« Tu ne préfères pas qu'on commande d'abord... »

Bertrand tenta bien d'éluder, mais son ami coupa net :

« Ne te tracasse pas pour ça ! On s'interrompra quand le mec viendra. Tu sais bien qu'ici, ils ne pressent pas le client.

– Bon, commença un Bertrand résigné. Tu te souviens que la dernière fois qu'on s'est vus, je venais de refuser une troisième offre raisonnable. Une petite quinzaine plus tard, mon conseiller m'a convoqué pour me proposer un poste de diffuseur d'informations. "Le job est taillé pour vous", il me fait. "Le job", c'est comme ça qu'ils te parlent maintenant, on les forme pour. Et de me rappeler que j'avais fait de la radio dans le temps. Bref, il s'agissait d'aller animer une braderie d'artisans sur le parking d'un hypermarché. Pendant cinq jours. Pourquoi pas... Je lui demande où ça se passe. Il me répond "À Pointe-à-Pitre". Je lui dis qu'il est très drôle. Alors, je le vois qui devient sérieux, limite de glace... Tu sais le masque que peut se composer ce genre de personnage. Et il commence à m'expliquer qu'en tant qu'inscrit à la Maison de l'Emploi, j'ai signé un engagement à accepter toute offre émanant d'une entreprise implantée sur le territoire national, et que, à moins que je sois en mesure de le contredire, la Guadeloupe est bien, au même titre que le Finistère, le Cantal et la Meurthe-et-Moselle, un département français. Je l'ai laissé aller au bout, et je lui ai demandé qui de mon futur employeur ou de la Maison de l'Emploi allait payer pour mon voyage. Il m'a répondu que ni l'un ni l'autre n'étaient là pour me faire la charité mais pour m'aider à retrouver ma dignité. Je l'ai assuré que cette dernière ne se languissait pas de moi plus que ça et qu'elle s'accommoderait d'un nouveau délai. Je n'étais pas mécontent de cette sortie. Mais depuis, je n'en mène pas large. Vu que ce qui m'at-

tend à la prochaine convocation, c'est l'offre unique définitive.

– Si je comprends bien, analysa Victor, tu as dit trois fois non à l'or avant de mépriser le soulagement de l'ouf, et désormais tu crains de ne pas être en accord avec l'oud'!

– C'est bizarre, répliqua Bertrand, autant d'habitude j'apprécie ta légèreté, autant là je la trouve hors sujet.

– T'inquiète! Si je suis un peu léger, c'est que tu peux te le permettre. Figure-toi que j'ai rencontré une femme.

– Je suis content pour toi, fit Bertrand, sur le ton du type dont l'épanouissement amoureux de son meilleur ami est provisoirement le dernier d'une longue liste de soucis.

– Il ne s'agit pas du tout de ce que tu crois. Caroline m'a donné du boulot à un moment où j'en étais rendu au même point que toi. Et je pense que ce qu'elle a fait pour moi, elle pourrait le faire pour toi.

– Tiens, tiens, titilla Bertrand, tu appelles ton employeuse par son petit nom?»

Victor, qui souhaitait ne pas se fâcher avec son collègue, décida de briser là. Il fournit à Bertrand ce qu'il fallait de renseignements et une adresse à laquelle il l'engagea à se rendre sans trop tarder. Sur quoi, il se leva pour l'abandonner après un «Salut» un peu voilé.

Mais d'abord, Victor repoussa soigneusement sa chaise sous la table. Un vieux réflexe qu'il gardait de ses années de cantine.

Pendant les heures lentes de l'après-midi d'un mardi ordinaire, l'avenue de Siblas est si paisible que le plus petit bruit s'entend dans le silence. Le pas de Bertrand, aux talons ferrés,

1. Pour ceux qui liraient ce livre en temps réel et auraient un peu de mal à suivre si tôt le matin, soulignons que les diverses offres de la Maison de l'Emploi s'abrégeaient alors comme suit: OR (offre raisonnable), OUF (offre unique formidable) et OUD (offre unique définitive).

suffit pour égayer tout d'un vol quelques centaines d'étourneaux. S'étant élevés au-dessus de leurs arbres, ils formèrent un nuage brun et bruyant qui gonfla brusquement et s'étrécit aussi vite comme dans ces ciels accélérés qu'on voit au cinéma. Avant de s'éloigner, et puis de disparaître, l'ombre mouvante joua avec les pierres des tombes qui dépassent du mur au nord du cimetière.

Bertrand, enfant de ce quartier à l'aplomb des voies ferrées, se rangeait désormais parmi les *quaranténaires* – pour écrire ainsi que s'exprimait Pépin l'Effroyable qui travaillait, entre autres ambitions, à tout réduire à sa taille, y compris le vocabulaire.

Donc, Bertrand avait atteint cet âge où l'on lit comme un palimpseste les rues de sa jeunesse. Ainsi, passé le mur du cimetière, s'il portait son regard vers le trottoir d'en face, ne voyait-il pas le dos aux fenêtres multiples du nouveau bâtiment du conseil général, mais les culs verts des autocars de la Compagnie de Provence (dissoute depuis combien de lustres?) sous leur hangar, dans la lumière poudreuse qui tombait de verrières jamais nettoyées.

Un peu plus haut, dans la brève rue Sainte-Adélaïde, une mosaïque de carreaux rouges et blancs, posée sur un garage trapu, lui rappelait que l'endroit, avant d'être transformé (par l'artisan lui-même, peut-être, l'heure de la retraite venue... Qui sait?), abritait une boucherie.

Bertrand se souvenait aussi d'une autre boutique à deux pâtés de là, dans l'avenue Louis-Roche. Un étroit salon de coiffure à deux fauteuils (dont l'un ne servait que lorsque le propriétaire prenait un stagiaire sous sa coupe). Avec les copains, ils couraient pour s'y abriter, au temps lointain des beaux jeudis, quand une averse venait contrarier la partie de foot qu'ils disputaient place Biscarre.

Une idée poussant l'autre, Bertrand arriva à l'angle du boulevard Georges-Richard et de la rue Victor-Esclançon. Il se dresse là une maison typique des hauts de la ville : une façade bistre ; un toit à quatre pentes, parsemé de fausses cheminées ; deux niveaux reliés par un escalier extérieur ; et, séparant l'ensemble de la rue, un jardinet borné par un muret surmonté d'une grille du même fer forgé que le portail flanqué de deux piliers de pierres brutes. Au moment où se déroule notre histoire, un panneau couvert d'affichettes présentant des maisons à louer ou à vendre était fixé à celui de droite.

Deux sonnettes s'offraient au visiteur. L'une étiquetée « AGENCE IMMOBILIÈRE », l'autre au nom d'une famille. Bertrand appuya sur la première. Au rez-de-chaussée, un rideau remua l'espace d'un visage. Il y eut un bzzzz, un clac, et le portail s'ouvrit. Bertrand n'avait pas fait trois pas sur des graviers, dont il sentait les pointes à travers ses semelles érodées, qu'il l'entendit se refermer derrière lui en faisant, à l'envers, les mêmes bruits électriques.

Le bureau dans le prolongement de l'entrée avait dû être un salon. Les murs, mais aussi le plafond étaient recouverts d'un papier peint au motif de grosses fleurs dont les pétales exagérément ouverts avaient depuis longtemps libéré leurs couleurs. N'en demeurait qu'un fantôme de rose-brun plus ou moins pâle selon que le soleil l'avait ou non touché. Ce décor respirait une mélancolie d'automne qui devait persister même, songea Bertrand, au plus chaud de juillet.

La secrétaire, une femme dans ses derniers trente ans, avait l'air d'une bien consciente de son charme. Elle évoqua à Bertrand, qui cultivait des références de cinéphile du samedi soir, la Miss Money Penny des tout premiers *James Bond*.

Bertrand se présenta.

« Ah ! monsieur Nouvel. Nous vous attendions.

– Mais comment ? Je n'ai même pas téléphoné...

– Oui, mais votre ami, monsieur Victor, nous a prévenues que vous alliez passer.

– Évidemment (et *in petto* : « Sacré Victor ! Susceptible, mais pas rancunier »).

– Caroline, enfin, madame Dufour, va vous recevoir. Pour le moment, elle est allée chercher ses enfants à l'école. Mais elle ne devrait pas tarder. Ils sont aux Trois-Quartiers, vous voyez où c'est ? Non ? À pied, même pour des petites jambes, c'est l'affaire de dix minutes... Au fait, moi, c'est Éliane. Éliane Tournaire. Je vous le dis, vu que si vous vous mettez d'accord avec Caroline, ça vous sera utile. Beaucoup de choses passent par moi, ici, surtout ce qui a rapport aux papiers... Parce que Caroline, pour les idées, championne ! Faut voir comme elle marche notre petite entreprise... Mais c'est pas le sens de l'organisation qui l'étouffe, la patronne... Dites, vous êtes pas un gros bavard, vous. Je me trompe ?

– Non. »

La secrétaire eut un léger soupir.

« *Vai*, c'est pas grave. Asseyez-vous et trouvez-vous quelque chose à lire. »

Une table basse luttait sous un tas de revues spécialisées en randonnée pédestre. Bertrand choisit un numéro spécial consacré au *Tro Breizh*. Parce qu'il n'y a pas que les chemins de Compostelle dans la vie !

Un quart d'heure s'écoula avant que l'on entende les pas cavaland des enfants et celui régulier de leur mère. Dans le jardin d'abord, dans l'escalier ensuite, à l'étage enfin. Bertrand en déduisit qu'il abritait la propriétaire de l'agence et sa petite famille.

Si la mère de Bertrand, revenant du marché ou de la courte promenade quotidienne qui avait rythmé les derniers mois de son existence, avait croisé Caroline Dufour, elle aurait certainement posé, péremptoire : « Voilà une belle femme ! » Et elle aurait énuméré des critères que je sais encore par cœur : « Grande. Mince mais pas maigre, attention ! Et des mains... des mains à faire ronronner tous les pianos sous leur caresse. » Au passage, il faut l'avouer, elle aurait même glissé « un port de reine » (car madame Nouvel s'accordait l'usage d'un cliché par-ci, par-là).

Quant aux yeux, elle n'aurait rien affirmé. Sur la fin, la vieille dame avait la vue trop basse pour juger d'un regard.

Ils étaient gris-bleu les yeux de Caroline Dufour. Bertrand, emporté par leur eau, les suivit, comme la flûte d'Hamelin, dans une pièce de dimension plus modeste que celle où il avait patienté jusque-là, mais dont la fenêtre, percée côté nord, donnait sur le Faron, et même, pour peu que l'on se penchât ce qu'il faut, sur le deuxième sommet du Faron – le plus haut – qu'une poignée de grimpeurs aux jambes comme des ailes ont fait entrer dans la légende des courses de vélos.

« Alors, monsieur Nouvel, vous avez besoin de travailler, il me semble... »

– Oui, et je qualifierai même le besoin d'urgent.

– C'est, en effet, ce que j'avais cru comprendre... Victor, je pense, vous aura expliqué ce que j'attends de vous.

– Disons, hésita Bertrand qui commençait à regretter sa remarque déplacée de la veille et le départ prématuré de son ami, disons qu'il m'a présenté la chose en gros.

– Il me suffira donc d'entrer dans le détail », flûta Caroline Dufour avec le sourire de celle qui ne gobe qu'à demi ce qu'elle vient d'entendre.

Bertrand crut déceler dans ce brin d'ironie une invite complice.

« Ce vieux Victor, lança-t-il un peu trop haut, je vois qu'il n'a pas pu tenir sa langue sur notre léger accrochage d'hier! Mais je ne lui en veux pas. Je sais bien qu'il est incapable de résister longtemps à une jolie fille. »

Caroline Dufour éteignit son visage. Dans ses yeux, le gris l'emporta sur le bleu, à la vitesse où vient l'ombre d'un orage au galop.

« Peut-être vaudrait-il mieux que nous en restions là, monsieur Nouvel. Victor, contrairement à ce que vous venez d'insinuer d'une façon très déplaisante quant aux rapports que j'entretiendrais avec lui, c'est quelqu'un que j'ai aidé alors qu'il se trouvait dans une sale passe. Comme je m'apprêtais à le faire pour vous. »

L'imparfait claqua comme un clap de fin. Bertrand paniqua.

« Excusez-moi... mais Victor s'est montré si enthousiaste quand il m'a parlé de vous que j'ai imaginé... »

– Sachez, hachura Caroline Dufour, à peine adoucie, que, pour ce qui me concerne, l'imagination n'est pas un critère d'embauche. Heureusement pour vous, toujours grâce à Victor, je n'ignore rien de votre regrettable aptitude à mettre les pieds dans le plat de la table d'à côté. Je veux donc bien mettre ce grossier dérapage sur le compte de votre maladresse. Et en venir, enfin, à l'essentiel. »

Caroline Dufour entra alors dans une explication que Bertrand s'appliqua à suivre avec l'attendrissante attention du cancre qui sait que sa dernière chance est arrivée. Il en retint que depuis un peu plus d'une année, Caroline, inspirée par la demande inhabituelle d'un client, avait eu l'idée de proposer des prestations annexes de débarras, de nettoyage, voire de menus travaux à des propriétaires rarement disponibles pour

ces tâches mais toujours disposés à présenter leur bien sous son meilleur jour. Elle avait donc constitué une équipe légère qui sautait d'un chantier à un autre dans un champ d'action qui tenait *grosso modo* dans le quart sud-ouest du département. Pas très grand, mais suffisant. La preuve : entre deux missions, le chômage était rare, et si par malchance il survenait, toujours bref.

Que Bertrand s'engage, et il serait à l'abri des piques de son persécuteur de la Maison de l'Emploi.

« Et au pire, plaisanta Caroline Dufour en balayant la pièce des yeux dans le sens où l'on montre, je pourrais toujours embaucher mes propres hommes pour rafraîchir ces locaux. »

Il faut dire que le décor de son bureau rivalisait d'excentricité avec les roses de l'antichambre. Tout, fors le plancher, étouffait sous des bandes imprimées d'un dessin de tartan rouge sombre, vert profond et noir-de-suie.

« Il m'arrive de penser, commenta Caroline pour rompre la perplexité muette de Bertrand, qu'un Écossais neurasthénique a fait bâtir cette maison et que depuis rien n'a bougé.

– Ce qui ferait une bonne raison de précipiter les travaux, suggéra Bertrand. Le style Highlands tourbées étant plutôt rare par chez nous, l'ensemble risque bien de se voir figé comme site classé. »

Caroline Dufour gratifia son interlocuteur d'un sourire amusé.

Durant les dernières minutes de leur entretien, elle avait, d'une main machinale, ramené une mèche blanche, précoce et rebelle à la fois, dans la vague ordonnée de ses cheveux bruns. Et Bertrand, tout entier au tendre spectacle de la danse d'une lame d'argent obstinée entre deux doigts patients, craignait d'avoir laissé filer quelque consigne capitale.

Heureusement, Caroline Dufour conclut sur ces mots :
« Pour les formalités, voyez avec Éliane. »

« Cette villa, c'est magnifique ! Elle est, comment vous dire ? Elle est posée comme une couronne au sommet de la colline. »

Tout en faisant son sac, Bertrand se remémorait l'enthousiasme d'Éliane alors qu'elle lui décrivait à son idée l'endroit qu'elle avait visité quelques jours plus tôt avec sa patronne, et que lui s'était engagé par contrat à rejoindre le surlendemain, un dimanche.

Ce qui lui laissait une journée devant lui, et même presque deux si l'on considérait que le taxi qui l'emmènerait n'avait guère prévu de passer avant la fin de l'après-midi. Bertrand aurait donc pu consacrer sa soirée à autre chose qu'à réunir fébrilement son nécessaire.

Seulement, voilà : Bertrand ne savait pas s'y prendre au dernier moment dès qu'il était question de départ. Et, dans cette circonstance, le temps ni la distance n'influaient sur son état. Qu'un week-end dans l'arrière-pays se profile ou un vol long-courrier pour quelques ciels plus loin, Bertrand craignait tout même d'oublier sa brosse à dents ou un jeu de slips de rechange, que sais-je ? (Je vous laisse choisir selon votre petite peur intime.)

Bertrand s'était bien étonné du luxe du moyen de transport annoncé par Éliane. Mais celle-ci, collant aux directives, s'était montrée on ne peut plus claire : ce n'était pas négociable. Aucun véhicule personnel – fût-ce le biclou le plus modeste – n'était autorisé. Accepter ce chantier, c'était renoncer, le temps d'une petite semaine, à toute excursion qui passerait les bornes de la promenade digestive aux alentours de la villa.

*

Les minots du dimanche, qui s'ennuyaient en grappe sur les marches de la boulangerie fermée l'après-midi, n'avaient jamais vu, de toutes leurs mémoires mises ensemble, une allemande carrossée ça-come tourner le coin de la rue Albert.

Ils étaient une demi-douzaine – les filles un peu moins nombreuses que les garçons, et plus jeunes, sans doute des petites sœurs – qui bondirent poussés par la même intention de faire au taxi une joyeuse conduite.

Le chauffeur, déjà bien occupé à deviner les numéros en email rongé au-dessus des portes, accueillit l'air tendu cette escorte. Il craignait d'écraser un petit pied et que la situation dégénère. Car, s'abreuvant à la bonne source de l'information télévisée, il savait que, malgré l'action quasi sacerdotale engagée par Pépin l'Effroyable pour la juguler, la racaille n'attendait plus le nombre des années pour empoisonner l'existence de l'honnête artisan.

Rien n'advint. Et même, le chauffeur y trouva l'avantage de n'avoir pas à klaxonner pour se signaler au client. Le chahut, descendant la rue, avait attiré plusieurs locataires aux fenêtres. Bertrand comptait parmi ceux-là. Ayant vu la voiture, et vu l'heure qu'il était, il tira ses volets, saisit le sac, ferma sa porte, fit jouer une fois la poignée pour vérifier, et dévala l'escalier.

Quand il déboula sur le trottoir, les gosses changèrent de cible :

« Hé! m'sieur, tu pars en voyage ?

– T'es un malin, toi, Adel! On ne peut rien te cacher », rigola Bertrand qui restait dans le coin depuis assez longtemps pour connaître la petite bande par tous ses prénoms.

Merhézia, cousine d'Adel, prit la suite.

« Tu t'en vas à La Mecque, m'sieur ?

— Hélas! non, je vais beaucoup moins loin. Juste à La Cadière, pour un travail.

— C'est dommage, regretta la fillette. C'est beau, La Mecque. J'ai vu à la télé, sur le satellite, et dans des livres avec des images. Je peux pas y aller encore, je suis trop jeune. Mais quand je serai grande, je le ferai le pèlerinage. J'emmènerai ma maman avec moi, je lui ai promis. Pour aller jusqu'à l'avion, à Marignane, on prendra un taxi, comme toi. Et avant de partir, on fera une fête pour les voisins. Tu viendras, m'sieur, manger des gâteaux? Moi, je t'invite, tu sais.

— Merci. Je viendrai avec plaisir. Surtout que j'aime beaucoup les gâteaux de ta maman.

— Sauf que là, supputa Yayhia, grand frère de Merhédia, un sérieux avant l'âge qui pesait déjà couramment le pour et le contre, c'est sûrement pas ma mère qui fera la cuisine. Elle sera trop occupée avec les valises et puis les passeports qu'il faudra pas oublier.

— En attendant, faudrait peut-être qu'on y aille, nous», suggéra l'homme du taxi que tout le monde avait un peu perdu de vue.

Bertrand posa son sac sur la banquette arrière. Il s'apprêtait à s'y poser de même, quand le chauffeur l'invita.

«Vous pouvez vous asseoir devant. Quand je charge pour madame Dufour, ce n'est pas un client ordinaire.»

La voiture roula lentement jusqu'au bas de la rue. Les enfants l'accompagnèrent. Adel à quelques centimètres de la portière droite, Yayhia en position symétrique, côté gauche, Merhédia et la suite derrière. Ils jouaient les policiers d'élite autour de la limousine blindée d'un président, mais pas Pépin l'Effroyable. Non! çui-là, ils ne lui auraient même pas tenu la porte s'il avait eu les mains pleines de valises – C'est

une image : Pépin ne porte jamais de valises ; il a les bras trop longs.

Adel, le premier, fit un bruit de moteur. Les autres l'imitèrent en jouant par saccades de leur poing droit serré comme s'il était marié à l'accélérateur d'une cinq cents centimètres cubes.

Avant de tourner à gauche dans l'avenue de la République, le taxi dut attendre. Les gosses le débordèrent, traversèrent prudents mais toujours vroumvroumant, puis filèrent droit sur le port.

Un dernier crissement de fond de gorge en guise de dérapage contrôlé, et ils abandonnèrent leurs motos de songe à la garde des cariatides de la mairie d'honneur.

Ils eurent vite fait de repérer un pêcheur acariâtre bien connu de leurs services. Ils s'approchèrent tout innocence et, après avoir soigneusement vérifié que son panier d'osier était vide, jetèrent en cascade :

« Ça mord, m'sieur ? Ça mord, m'sieur ? Ça mord, m'sieur ? Ça mord ? »

Et puis ils s'éparpillèrent, chevauchant cette fois de grands éclats de rire.

Au même moment, le taxi s'éloignait de la ville par l'ouest. Passé le dernier feu rouge avant l'autoroute, il prit sa place dans le trafic. On se trouvait à l'heure où la circulation enfle, où les gens derrière leur volant disent aux gens dans leur voiture que les gens, décidément, ne sont pas raisonnables à rentrer tous en même temps de leur viron dominical.

Le chauffeur, désobéissant au cliché attaché à sa profession, n'avait pas dit un mot depuis le départ. Il se taisait au point que Bertrand finit par se demander pourquoi l'autre lui avait gentiment proposé la place du mort...

(... «et pourquoi ces mots – *la place du mort* – me sont venus plutôt que *le siège à côté de lui?*»...)

Bertrand avait pensé si fort qu'il craignit de l'avoir fait tout haut. Il risqua un œil vers son voisin qui ne lui parut pas plus troublé que ça.

Alors, comme il se méfiait du train de ses pensées qui, souvent, roulait trop vite pour lui et le précipitait dans des somberies redoutées, Bertrand s'accrocha au paysage. À gauche, le mur d'enceinte de l'arsenal interdisait de voir plus loin que ses parpaings grisâtres. À droite, les projecteurs du stade de football faisaient des ronds de lumière blanche à peine cernés par la nuit naissante. Un pan de rue cachait la pelouse, mais pas le haut des tribunes vides. Ce n'était donc pas soir de match. Juste d'entraînement.

À l'approche de la première bretelle, le chauffeur ralentit et, sans plus d'explication, quitta l'autoroute. Une zone sinistre commençait là, où quelques maraîchers, tenus par la foi ou la rage, opposent leurs dernières légions de salades aux crachats des enseignes vulgaires d'une horde d'entrepôts aveugles.

D'autres kilomètres filèrent. Les maisons, éparses, n'étaient plus que des éclats électriques fugaces, plus ou moins enfoncés dans la nuit définitive.

La route qu'ils suivaient à présent ne plaint pas les virages. Elle ne compte pas non plus les volailles aventureuses, les gravillons fantasques ni les pierres crevantes. Mais elle est prête à vous mener, pour peu que vous ayez le sens de l'orientation, jusqu'aux premières maisons des faubourgs de Marseille sans rencontrer un seul feu rouge. Le taxi n'irait pas jusque-là...

Il vira même sec, le chauffeur, et jura aussi haut que la gomme hurla. Le faisceau des phares raya un chemin de caillasses et de coulées de vieux goudron. Ça secouait comme

au manège. Les deux hommes s'accrochaient ferme. L'un à son volant, Bertrand à l'armature de son siège.

« C'est dingue, lâcha-t-il. Personne n'a jamais pensé à aplanir le terrain ? »

Ces mots dits comme ça, sans espoir de réplique, réveillèrent chez le chauffeur un art inattendu de la tirade.

« Aplanir, monsieur, vous n'y pensez pas ! Là, il fait grosse nuit, on ne peut pas vraiment se rendre compte... Mais, tout autour de nous, du pied jusqu'en haut de la colline, ce ne sont que des vignes. Et les propriétaires de ces parcelles partagent la même obsession : transformer leurs grappes en vin, et leur vin en or. À leurs yeux, chaque grain, rond ou vieux, compte pour une pépite. Ces gens-là, comment vous dire, ils sont tout à la fois âpres au gain et happe-aux-grains. Rien qu'à l'idée d'en perdre un seul et de l'offrir à la tentation des grappilleurs du dimanche, ils sont malades. Ici, le grain meurt mais ne se prend pas ! Alors, vous comprendrez que non seulement ils ne feront rien pour améliorer l'état de cette draille, mais que s'ils pouvaient ils ajouteraient de leurs mains des trous aux bosses pour décourager les intrépides... Mais, je parle, je parle, et nous voici presque arrivés. C'est vrai, qu'à dire du mal des gens, le temps passe plus vite. »

Le dernier tournant s'ouvrit sur une esplanade. Le taxi dessina une large boucle avant de s'arrêter dans le sens du retour.

« Mission accomplie. Je vous souhaite bonne chance.

– Vous ne restez pas un moment ?

– Non, j'ai une autre course en ville, dans une heure. Un ami aveugle, que je conduis à l'opéra chaque fois qu'il s'y donne une œuvre du répertoire. Je le retrouve à la fin de la représentation. Si je suis en retard, il devra patienter, posé comme une sentinelle impuissante devant l'entrée des artistes.

Et pour lui avoir infligé ça une fois, sans le vouloir bien entendu, je peux vous assurer que je me suis fait souffler un drôle de grand air dans les bronches!»

Bertrand se retourna pour attraper son sac. Il descendit de la voiture, se pencha pour un geste d'au revoir et merci, avant de claquer sa portière.

Le chauffeur allait démarrer, quand il se ravisa et cria dans le dos de Bertrand :

«Attendez! Pour mettre un point d'orgue à ce que je vous ai raconté, juste un petit quelque chose que je livre à votre méditation : ici, monsieur, les vendangeurs n'ont pas de poches.»

*

Pour dessiner la villa dont les contours se confondaient avec les ombres, l'architecte s'était peut-être inspiré des débuts malhabiles de son très jeune fils dans le jeu de construction. Ou alors il avait rouvert ses classeurs d'étudiant au chapitre Mallet-Stevens.

Trois parallélogrammes composaient la bâtisse élégante et rassurante comme un chat qui dort. Le premier, celui du bas, devait bien faire ses quinze mètres. Ses grandes fenêtres aux voiles abondants regardaient vers le sud. Côté ouest, un deuxième bloc, trapu, aveugle, et fermé par un volet métallique, l'interrompait à angle droit. Le pan de mur qui débordait protégeait un jardin de roses du mistral, redoutable quand il fauche à plein régime cette hauteur nue de toute végétation un peu consistante. Le dernier module, à l'étage, recouvrait les deux autres, mais aux trois quarts seulement pour laisser la place d'une terrasse tournée vers le levant et certainement attachée à la plus belle chambre.

Quelqu'un à l'intérieur avait dû entendre la voiture. Deux globes fixés sur la façade venaient de s'éclairer.

Bertrand n'eut pas le temps d'atteindre la porte d'entrée. Elle s'ouvrit sur un jeune type jovial, au cheveu ras, qui cueillit l'arrivant sur le seuil.

'Hello! Bertrand, I'm Michael. Well done, mate! You made it just in time for a pint!'

Michael s'effaça pour laisser passer Bertrand et refermer derrière lui. À clef. Donc, tout le monde était là.

Parmi le groupe de quatre hommes silencieux, en patrouille de tous leurs yeux du côté du plafond, Bertrand eut la surprise de reconnaître Victor.

« Surprise! » fit joyeusement ce dernier, ignorant qu'en informant le lecteur de sa présence dès le paragraphe précédent, je venais de ruiner son effet. Et puis il précisa, toujours pour son ami :

« Un mec s'est désisté. Il se trouve que j'étais disponible... Je t'expliquerai. »

(Et il expliqua, en effet, un peu plus tard dans la soirée. Mais nous n'entrerons pas dans ces détails qui ne feraient en rien avancer l'action déjà bien retardée par cette parenthèse.)

Des bruits de vaisselle leur parvenaient jusque dans le salon. La cuisine ne devait pas être très loin.

Victor continua sur sa lancée, s'adressant cette fois à Bertrand comme aux autres :

1. « Salut, Bertrand, je suis Michel. Bien joué, l'ami. Tu arrives juste à temps pour l'apéro. » (Désormais, pour faciliter la lecture, Michael s'exprimera en français la plupart du temps.)

« Et si, en attendant le retour de notre hôte qui nous prépare des amuse-gueule avec un enthousiasme qui fait plaisir à entendre, nous en profitons pour faire connaissance. En échangeant nos prénoms, par exemple. Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Excellente idée, vous avez raison, il faut bien commencer par quelque chose, approuva l'occupant du fauteuil le plus éloigné. Moi, c'est Robert. »

C'était un blond au regard pâle. Pas très grand mais taillé pour courir à l'essai sur un terrain de rugby. Il allait se lever, prêt à serrer la main de chacun, dut se penser soudain que c'était peut-être trop pour un début, repoussa son élan et se cogna au fond de son nid provisoire, tout en cuir ventru.

Le suivant s'appelait François. Avec son visage carré assorti aux lunettes rondes du monsieur connu dans son quartier pour avoir une bonne situation, on l'aurait plutôt vu à la barre d'un cabinet ministériel ou inscrit au barreau d'une cité cossue.

Victor dit qu'il s'appelait Victor, et Bertrand, Bertrand.

Un seul n'avait encore rien dit. Debout, tournant le dos à ses compagnons de hasard, il regardait par l'une des fenêtres, comme s'il cherchait à percer le grand mystère de la nuit.

Il finit par se retourner. Mais avant de parler, il les fixa l'un après l'autre, tous les quatre, Robert, François, Victor, Bertrand, d'un regard couleur d'algue séchée au soleil de Molène; pas méchant, non, mais déterminé. Ce regard des maîtres d'école dans leur longue blouse grise aux manches renforcées aux coudes, qui s'autoproclamaient « sévères mais justes ».

« Moi, c'est Plantec, décréta-t-il. Évidemment, j'ai un prénom comme vous tous. Le mien, c'est Georges, mais je préfère que vous m'appeliez par mon nom de famille. Je n'aimerais pas, en effet, que l'on me confonde avec le personnage légèrement antipathique, imaginé, il y a un livre, par

l'auteur qui s'apprête à nous agiter pendant quelques chapitres dans ce décor et ses abords¹.»

Victor, soucieux d'entretenir le frêle feu de la conversation, fourbit une petite bombe du genre qu'on évite de larguer quand on ne sait pas sur qui elle va tomber :

« Georges... Euh... Plantec... Excuse-moi, je vais m'habituer. Qu'est-ce que tu dirais si je te disais que ton nom sonne ton sur ton avec ta tête de Breton ? »

Hormis Victor et Plantec, l'inconscience du premier affrontant le masque du second, on s'absorba, à travers la pièce, Bertrand dans le progrès de la trotteuse de sa montre, Robert dans la lecture d'une vieille lettre opportunément oubliée au fond d'une poche, François dans le maniement nerveux d'une télécommande trouvée sur une table basse.

« Je dirais que je prends ça comme un compliment », se marra Plantec.

Ç'avait été trop de tension pour François. Il appuya malencontreusement sur l'une des touches de la zappette. Un téléviseur d'un bon mètre carré s'alluma, et, comme on pouvait le craindre, vu qu'il était l'heure du journal du soir, le président Pépin occupait l'écran. Et comme à son habitude, entre deux tics des zygomatiques, il se piquait de frapper d'estoc. Quand le son survint, il en était à ânonner :

« L'éducation, c'est le patrimoine de ceux qui n'ont rien. »

On se demandait, à réfléchir à cette énormité, si c'était leur argent qui exonérait de savoir et de bonnes manières celui qui venait de la proférer et nombre de puissants de son engeance.

Michael fit son entrée, les bras chargés d'un immense plateau lourd de bières brunes et de sandwiches miniatures.

1. Plantec ferait-il allusion à *Georges écrit* (Ginkgo Éditeur, 2007) ? Je n'ose le croire. (NDA)

Désignant du menton l'agité de vingt heures, il dit avec un sourire complice pour la cantonade :

'Hey! Your boss! The President!'

Alors, les cinq se jaugèrent. Et ils surent que, sans préjuger de la qualité de leur entente dans les jours à venir, ils tenaient d'ores et déjà dans leur détestation unanime de Pépin l'Ef-froyable un plus petit dénominateur commun.

L'écran rendu au noir, la conversation ne prit pas pour autant. Quand les verres furent vides, Michael invita la compagnie à gagner la salle à manger. Tandis que Bertrand et les autres se trouvaient une place autour d'une imposante plaque de verre épais reposant sur trois pattes de héron en acier, il les prévint :

« Ne sachant rien, et pour cause, de vos préférences culinaires, j'ai fait comme pour moi. Dans la région, le poisson est bon et, normalement, tout le monde aime les frites. Pour ce soir, ce sera donc *fish and chips* en plat unique. Pour demain et les jours suivants, on avisera ensemble. Le congélateur, modèle collectivité, regorge de nourritures variées et une paire de paniers, au frais dans le cellier, débordent de fruits. Chacun pourra, à tour de rôle et s'il le désire, cuisiner sa recette favorite. À condition que ça ne prenne pas trop de temps, car nous avons beaucoup à faire d'ici à samedi. »

Ils en étaient au fromage que Michael n'avait pas fini son exposé. Il faut dire qu'au début, plein de bonne volonté, il avait convoqué son français d'école. Mais, d'hésitation en quiproquo, on se trouva bientôt au bord d'y passer la nuit. François dit, en termes fort diplomatiques, qu'il ne maîtrisait pas trop mal l'anglais et qu'il pourrait peut-être traduire.

Michael parut soulagé. Les autres aussi, si ça se trouve...

Michael le précisa d'emblée. Il n'était pas un simple chef de chantier, mais le fils des propriétaires de la villa. Sandy et Richard Thompson – les Anglais sont ainsi rompus à l'art de briser la glace qu'ils livrent sans ambages les prénoms de leurs ascendants au premier venu – vivaient à Christchurch, une petite ville au bord de la Manche, à deux heures de route de Londres. Ils tenaient là un restaurant français à l'enseigne de *La Mariée contente*. Les débuts, vingt et quelques années plus tôt, pendant un été exceptionnellement beau, avaient été difficiles. Michael, alors un petit garçon, se souvenait de bandes de Français, des plaisanciers pour la plupart, qui amarraient au port pour une ou deux journées. De mauvaises langues colportaient qu'à la faveur de la nuit noire, ils sortaient leurs chiens du bord, en contrebande, pour le misérable plaisir de les regarder compisser l'asphalte du quai. La rumeur n'était pas vérifiable, au contraire de leur attitude après qu'ils avaient envahi la salle du restaurant. D'abord, ils ne commandaient rien (soit, à l'aune des tenanciers, un plat du jour et de l'eau claire), puis, une fois sustentés, se gaussaient bruyamment dans leur langue, persuadés d'être les seuls à la comprendre à dix *miles* à la ronde. Leur saillie récurrente – à croire qu'ils se la refilaient en se croisant sur les flots – prétendait que si la mariée était contente, eux n'étaient satisfaits ni du goût ni du prix des choses qu'on leur avait servies.

Enfin, à l'été finissant, tous ces marins d'eau calme repartirent vers leurs ports d'attache. Sandy et Richard apprécièrent le calme retrouvé mais, après quelques jours, s'inquiétèrent devant le manque de réservations. Mais pas longtemps. Un brin de publicité suffit à attirer une clientèle locale de connaisseurs ou de curieux, qui grandit vite en nombre et en fidélité. Bientôt, il leur vint même du monde de Boscombe, de Bour-

nemouth, de Lymington, de Brighton même – ç’a beau ne pas être loin, ce n’est pas la porte à côté.

Bref, au bout de quinze ans, leur fortune était faite, souliga Michael, pas peu fier de la réussite de ses parents.

Alors Sandy, qui avait appris à cuisiner dans les livres, dit à Richard qu’il serait judicieux de s’offrir une quinzaine de vacances studieuses dans le sud de la France.

Richard n’eut rien à faire jusqu’à l’heure du grand départ, sinon s’assurer que l’eau, le gaz et l’électricité étaient bien fermés. Pour le reste, Sandy s’était chargé de tout.

Au bout d’une grosse journée d’un voyage sans histoires (nous sommes dans une histoire: même les trains partent et arrivent à l’heure), ils s’installèrent dans une auberge du Castellet.

Le lendemain matin, Sandy se présenta à *La Farigoulette*, un restaurant au cœur du village. Elle intégra un groupe de dames inscrites au même stage qu’elle. Seule Sandy était du métier. Les autres, ainsi qu’elles le laissèrent entendre autour d’un café de bienvenue, étaient avant tout désireuses d’épater leurs amies. À toutes, le jeune chef au nom italien enseigna la confection de la bourride – spécialité de la maison – et la conjugaison des herbes de Provence à tous les temps et modes de cuisson.

Richard, lui, loua un vélo. Il visita d’abord les caves alentour, goûta un peu, parla beaucoup, notant dans un carnet acheté tout exprès des noms, des prix et des années. Ainsi contribua-t-il, sans avoir rien prémédité, au renouveau de *La Mariée contente*.

Il suivit aussi des routes au hasard, dont une jusqu’au bout, du côté de Six-Fours, que la mer empêchait d’aller plus loin. Il allait faire demi-tour quand il remarqua qu’un petit pont de bois reliait un îlot à la terre. Les parages étant déserts, il dissimula sa bécane derrière des chaises empilées sur la terrasse d’un

restaurant fermé... Après le pont, il marcha sur un chemin blanc à fleur d'eau étale, qui s'éleva rapidement. Il dut bientôt se courber pour traverser un bouquet de pins tourmentés par des années de vent, leurs branches tirées par les rafales comme des cheveux par l'effroi. Quand il put se relever, il se trouvait au plus haut point d'une falaise de roches noires sciées par des lames d'une violence inattendue sur ces rivages. À Sandy, qui l'interrogeait chaque soir sur ses promenades, il décrivit ce paysage comme un bout de Bretagne perdu en Méditerranée.

Un autre jour, à Sanary, après avoir roulé lentement jusqu'au bout du port, il dut gravir à pied la montée de l'Oratoire, son vélo à l'épaule, comme on porte sa croix (un peu gêné par cette pensée qui le traversa, car il n'aimait guère plaisanter avec les choses de la religion). Arrivé en haut des marches, il se remit en selle pour musarder dans un lacis de voies étroites bordées de villas magnifiques. S'attardant devant un portail, il attira l'attention du propriétaire qui, apprenant qu'il avait affaire à un sujet de Sa Gracieuse Majesté, lui révéla qu'Aldous Huxley avait habité la maison. Richard lui ayant confié que l'étude approfondie du *Meilleur des mondes* sous l'égide d'un professeur passionné constituait le plus fort souvenir de sa vie lycéenne, l'homme l'invita à le suivre à l'intérieur.

«Évidemment, plus rien n'est pareil. Mais nous savons où se trouvait son bureau. J'ouvrirai les volets pour vous, et vous pourrez voir l'horizon tel qu'il le contemplait.»

La tête et les jambes survoltées par cette rencontre, Richard s'en retournait fonçant.

Il avait déjà négocié les premiers lacets de la montée vers le village quand, obéissant à une envie subite d'en découdre en terrain hostile, il jeta sa machine dans un chemin de chèvres qui sinuait entre deux vignobles.

Le sommet était encore loin lorsque Richard dut renoncer à grimper à la pédale – les roues répondaient mal à cause des ornières. Mais comme il distinguait, par-delà les derniers rangs de vignes, la forme plate d'un toit, il continua à pied, d'un pas irrégulier, tantôt excité par la curiosité, tantôt contrarié par l'idée que là-haut il n'y aurait sans doute que l'une de ces remises où les ouvriers agricoles laissent leurs outils après leur journée pour s'éviter la peine de les trimballer matin et soir.

Et la villa surgit. Richard s'arrêta net, comme un chasseur face à face soudain avec un gibier trop gros pour lui.

Lui revint-il, à l'instant de sa surprise, des images de Michael, autour de ses deux ans, sur le tapis de leur salon, à Christchurch, les doigts fouillant dans les cubes en pagaille de son premier jeu de construction ? Ou bien les audaces géométriques de l'architecture lui rappelèrent-elles celles de la villa Noailles, à Hyères, pas très loin de là, qu'il espérait trouver le temps de visiter avec Sandy avant la fin de leur séjour dans le Var ?

Tous les volets barrés, des herbes folles, des rosiers qui n'ont pas reçu de soins depuis longtemps. On sait quand une maison est vide. Elle dort sans respirer.

Richard allait enfourcher son vélo, bien décidé à triompher du chahut que promettait la descente, quand il vit le panneau à demi dissimulé par les branches basses d'un noisetier.

La villa était à vendre.

Sandy ne fut pas longue à se laisser convaincre. Après tout, il ne s'agissait que de visiter une maison. Richard alla jusqu'à la cabine publique, sur la place de l'église, pour appeler le numéro qu'il avait recopié dans son carnet. Le personnel de l'agence Dufour se limitait, dans ses débuts, à Caroline et à un répondeur téléphonique sur lequel Richard laissa un message.

*

Une année poussant l'autre, ils vinrent chaque été passer une paire de semaines à la villa, et, chaque fois qu'ils le purent, quelques jours autour de Noël. Le reste du temps, pour leur tranquillité d'esprit et suivant le sage conseil de Caroline, ils avaient un gardien, ou plus exactement un locataire à titre gratuit qui s'éloignait des lieux dès que les propriétaires annonçaient leur arrivée prochaine.

Cet arrangement satisfaisait les deux parties, comme on dit.

Le premier occupant fut un jeune maître d'école. Quand celui-ci se maria, un ancien marin au long cours, qui, après un stage de reconversion professionnelle, se lançait dans la viticulture, posa son sac dans la maison. Il venait de se mettre d'accord avec un caviste à quelques mois de la retraite et donc en quête de quelqu'un qui prenne sa suite. Une fois que le vieux lui eut appris toute sa science et la patience que doit nourrir un éleveur de vins, l'apprenti s'en alla, comme la chose était prévue, habiter sur l'exploitation. Un artiste se proposa alors. Un peintre orientaliste, tel qu'il se présenta en deux mots à Caroline. Les Thompson, heureux, flattés même, de jouer les mécènes (à peu de frais de surcroît), donnèrent leur accord sans même rencontrer cet impétrant.

Tout continua sans accroc. Deux ou trois jours avant que « ses Anglais » – ainsi qu'ils désignaient, un poil ironique, ses bienfaiteurs – ne se pointent, l'artiste filait du côté d'Apt où plusieurs chambres d'amis s'offraient à son choix.

Et puis voilà de ça quatre hivers, les aléas de l'existence, Michael n'en dit pas davantage que cette formule toute faite, avaient privé ses parents de leurs intermèdes provençaux. Alors leur locataire, n'ayant plus à mettre les voiles, s'ancre si bien

qu'il finit par se prendre, de petit peu en tout petit peu plus jusqu'à tout à fait finalement, pour le propriétaire. Il organisa des fêtes avec grandes tablées sous les étoiles. Quelques lignes dans le journal, un brin de joie bruyante que la brise porta jusqu'aux premières maisons du village attirèrent le maire, la pharmacienne, un couple de notaires et d'autres de ces gens qui comptent et peuvent dépenser. L'amphitryon plaça ainsi de ses œuvres dans les meilleurs salons des environs. Sollicité au sujet d'une devanture à moderniser ou à la veille d'un conseil municipal qui devait débattre de la décoration de la cantine scolaire, il distilla des avis qui achevèrent de le rendre indispensable à la bonne marche du village. Si bien qu'à l'heure sonnée de passer la main à *La Mariée contente* et de profiter enfin de leur rêve d'en France, lorsque Sandy et Richard demandèrent à leur gardien de déménager, celui-ci refusa sans appel. Les lettres recommandées n'y firent rien. Il fallut l'amicale pression de l'adjoint municipal à la culture pour que le récalcitrant admette que son attitude allait ruiner la position qu'il s'était acquise au sein de la communauté, et qu'il accepte de transporter ses pénates dans une ancienne boutique que la mairie venait de racheter. Ou, plus exactement, qu'on y transporte pour lui ses pénates. Car, s'il voulait bien déguerpir, l'esthète rechignait à s'occuper de l'intendance, comme il cracha méprisamment. Considérant que ces sortes d'affaires n'étaient pas son affaire. Même s'il avait accumulé pas mal d'affaires entre les livres, les objets rapportés de ses maraudes hebdomadaires aux puces et dans les vide-greniers, et ses toiles, bien sûr, et le petit matériel qui va avec.

La seule mise en boîtes et en cartons de cette énumération allait mobiliser à plein temps, un gros début de la semaine, deux membres de l'équipe, estimait Michael. Deux autres seraient affectés au nettoyage à fond du jardin et de l'intérieur

de la maison. C'étaient là des travaux fastidieux mais faciles.

«Maintenant, il me faut aborder la tâche la plus délicate. Mais, afin de m'exprimer sur le motif, je vais vous demander de me suivre», proposa un Michael quelque peu mystérieux.

Le fils Thompson précéda la petite troupe dans l'escalier qui menait à l'étage. Les marches de fer semblaient la copie de celles que l'on emprunte entre deux ponts sur les ferries ; et sous les pas, elles faisaient un bruit du même métal.

Michael s'arrêta devant la dernière porte, au bout du long couloir qui desservait tout l'étage. Il prit, avant d'ouvrir, une ultime précaution oratoire.

«C'est la chambre de mes parents. En ce moment, c'est moi qui l'occupe, et je crains que ma conception du rangement ne soit pas tout à fait identique à la leur. Je vous demanderai donc, selon la formule consacrée, de ne pas faire attention au ménage. De toute façon, c'est sur les murs que vous devez vous concentrer.»

Le décor, en effet, n'était pas banal. Après que l'artiste fut assuré de n'être pas dérangé pendant un bout de temps, ses ornements de prédilection avaient largement débordé du cadre de ses toiles. Ainsi, obéissant à son inspiration majoritaire, avait-il peint sur les murs opalins de la chambre des maîtres – qu'il s'était octroyée, cela va sans dire – des moucharabiehs en trompe-l'œil. Et comme le bonhomme cultivait un sacré don, c'était à s'y méprendre et d'un effet si fort que Robert crut exprimer le regret général de l'assistance :

«C'est vraiment beau ! Et ça doit l'être encore plus aux heures où la course du soleil passe sur ces dessins. Ce serait dommage de les recouvrir.

– Sans doute, reconnut Michael, mais, que voulez-vous, ce n'est pas du goût de mes parents qui veulent retrouver la blancheur d'origine.»

Plantec trancha sans bavure :

« Moi, je suis peintre en bâtiment. Je ne fais pas de sentiment.

– Joli distique, savoura François. Il pourrait nous servir de viatique pour la nuit. »

C'était là une manière subtile de dire qu'il se faisait grand temps d'aller se coucher.

Michael leur annonça que chacun aurait sa chambre – la maison était suffisamment grande pour leur offrir ce confort – mais qu'ils n'y trouveraient qu'un lit et une table de nuit. Tout le reste avait d'ores et déjà été emporté, de nouveaux meubles devant être livrés la semaine suivante.

II

Le jour ne s'était pas encore fait à l'idée de se lever qu'un collier de cris de clairon réveilla Bertrand en sursaut.

Un clairon dans les vignes à une heure pareille! et qui y met un cœur à n'en pas croire ses oreilles!

Bertrand alla jusqu'à la fenêtre, pour voir s'il ne gambadait pas sur la colline un demi-fou agité par des nostalgies de caserne.

Mais non... Dehors, tout était calme.

C'était donc un malin, entre ces murs depuis la veille, qui produisait ce boucan du diable...

Ni François, ni Robert, ni Victor, en tout cas. Bertrand les trouva tous en haut de l'escalier. Ni Michael, qui sortit encore de sa chambre.

Le tintamarre s'était tu, remplacé par des effluves de voix radiophoniques.

« Il y a un poste dans la cuisine », chuchota Michael.

Ils déboulèrent en chœur, une bordée d'injures au bord des lèvres, déterminés à fondre sur un Plantec goguenard. Ils le surprirent – ou est-ce lui qui les surprit? – tout occupé à préparer le café pour tout le monde.

Ils rengainèrent leurs griefs, car s'il est une chose que les Bretons savent faire, c'est bien le café. À la place, ils lui dirent merci. Sauf Michael qui, en Anglais qui se respecte, ne voya-

geait jamais sans son thé favori ni ses céréales spéciales. Mais il n'en montrait pas moins une humeur joyeuse. Pas mécontent, c'est sûr, de les voir debout, à s'activer – les uns coupaient du pain, les autres mettaient la table – avec une bonne demi-heure d'avance sur le programme de la journée.

*

Il fut décidé que Plantec, dont c'était le métier, et Robert, qui revendiquait des aptitudes en matière de bricolage, se chargeraient de tous les travaux de peinture. François et Bertrand, eux, commenceraient par s'occuper des livres. Quant à Michael qui, malgré sa position privilégiée dans la maison, n'avait pas les deux bras dans la même manche, il épaulerait Victor dans le délicat emballage des toiles. Et comme il avait longuement réfléchi à l'emploi du temps, il précisa tout de suite que l'après-midi, sur le coup des cinq heures, ils devraient tous abandonner leurs besognes respectives pour préparer ensemble le premier chargement qu'un certain Liam – un ami à lui, à la tête d'une petite entreprise de transports du côté de Saint-Cyr – viendrait chercher dès le lendemain matin.

De l'avis autorisé de Plantec, auquel Robert se rallia sans discussion, les motifs hyperréalistes ne s'évanouiraient que sous plusieurs couches de blanc. Avec les temps de séchage, si l'on voulait un travail propre – et Plantec, n'est-ce pas ? supposait que Michael espérait un travail de ce genre –, mieux valait commencer par là.

Après un détour par le garage, pour y récupérer ce qu'il fallait de pots et de brosses, l'artisan et son aide filèrent au premier.

Au rez-de-chaussée, Michael ouvrit pour Bertrand et

François la porte d'un petit salon, à l'évidence consacré à la traversée des livres en solitaire. Les volumes, alignés au plus serré, couraient des plinthes au plafond tout autour de la pièce au centre de laquelle un fauteuil aux rondeurs tentatrices reposait sur un tapis grand juste ce qu'il faut pour garder les pieds du lecteur au chaud.

«Tous ces livres! Il doit y en avoir des centaines, pensa tout haut Bertrand, impressionné.

– Je dirais même plusieurs milliers, rectifia François. Tu peux me croire. Quand j'étais étudiant, j'ai travaillé à la bibliothèque de mon université.

– C'est ce que j'appelle avoir l'œil, apprécia Michael. Il y en a, en effet, un peu plus de trois mille. Trois mille trois cent vingt-sept, pour être tout à fait exact. Comment je le sais? Rassurez-vous, je n'ai aucun mérite, pas même celui de les avoir comptés. En fait, notre ami, le locataire récalcitrant, a dressé une liste exhaustive qu'il m'a transmise. De plus, tels que vous les voyez, ces livres sont classés par ordre alphabétique d'auteurs. Et l'autre maniaque tient à ce que l'on ne ruine pas ses soins de longue haleine. Je vous accorde que cette exigence est normalement inacceptable, mais comme mes parents veulent sortir au plus vite de cette situation, je vous serai reconnaissant d'inscrire sur chaque carton le nom de l'auteur et le titre du premier et du dernier volume que vous y aurez déposés... Autre chose: quand elles seront toutes débarrassées, il faudra démonter les étagères. Elles lui appartiennent, et par conséquent, elles partent aussi. Voilà de quoi remplir largement votre première journée. Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez dans l'atelier, derrière la maison.»

Michael, sur le point de les laisser, ajouta:

«Ah! oui, je voulais vous dire... Si après tout ça vous n'êtes pas dégoûtés de la chose imprimée, vous pourrez continuer sur

votre lancée. Il en reste à peu près autant dans le garage. Mais ceux-là sont en vrac, je vous rassure.»

Et sur ces mots pleins d'encouragement, il sortit pour de bon.

François et Bertrand décidèrent de préparer quelques emballages d'avance afin de n'avoir pas à s'interrompre trop souvent.

Ils en avaient plié une demi-douzaine et consolidé leur fond avec de généreuses bandes d'adhésif brun quand ils entendirent le raffut grossissant du bois massif qu'on traîne.

Victor entra.

«C'est Michael qui m'envoie vous apporter l'objet dont celui à qui nous devons notre présence ici usait pour atteindre des sommets littéraires. Autant vous prévenir: c'est du beau, mais pas des plus pratiques.»

À l'élégant escabeau aux marches ergonomiques, l'artiste avait donc préféré une échelle fruitière qui sert au mois d'avril à cueillir les cerises. Il en avait ciré et lustré le bois jusqu'à lui conférer une patine digne d'un magasin d'antiquités.

François grimpa le premier.

À bras tendu, il attrapait les livres un à un, puis, se penchant, il les passait à Bertrand.

Ce manège durait depuis deux cartons quand François afficha une grimace de douleur de plus en plus crispée. Lui résistait avec vaillance à la morsure des barreaux étroits, mais pas la mince corde de ses espadrilles, usée par tout un été. Bertrand, qui portait pour sa part des croquenots de marche à la semelle aussi épaisse que les talonnettes sur démesure dont Pépin l'Effroyable faisait équiper ses mocassins à pompons, le remplaça.

Les choses allèrent sans heurt jusqu'à ce que Bertrand s'interroge machinalement sur le titre d'un livre si gros qu'il lui avait presque échappé des mains.

«Tiens, dit-il, c'est marrant. Y a un mec qui a eu l'idée de s'atteler à un *Dictionnaire de la pluie*.»

Un instant plus loin, il parcourut trois pages au hasard de *L'Héroïque Aventure d'Henriette de Tourville*, croyant y trouver le récit édifiant du voyage d'une émule d'Alexandra David-Néel. Il renonça brusquement à lire plus loin, sans faire aucun commentaire, mais François crut le voir rougir.

À peine plus tard, comme Bertrand faisait connaissance avec la clientèle d'un certain *Café Rousseau*, François, n'y tenant plus, l'apostropha :

«Sais-tu que plus je te vois à l'œuvre, plus je me demande si tu n'aurais pas fait ton apprentissage chez Pierraudin le Maisonnier ?

– Pierraudin, qui ?

– As-tu jamais eu l'occasion de visiter la cathédrale de Sens ?

– Pas que je sache.

– Je m'en doutais, sinon, à la seule mention de son nom, tu te serais rappelé le personnage haut en couleur qui a inspiré le vitrail le plus célèbre de ce fleuron de l'art gothique. Si tu veux, je te raconte son histoire, mais à la condition que le travail se fasse en même temps.»

Bertrand ayant acquiescé, François attaqua :

«Pierraudin le Maisonnier aurait pu être compagnon bâtisseur. Hélas ! sa conception de l'art de construire décourageait les caractères les mieux trempés. L'une des chroniqueuses de l'époque, Dame Comte, dans l'un des rares écrits qu'elle ait consenti à coucher – elle préférerait de loin discuter dans les tavernes –, prétend même que celui qu'elle affublait volontiers du sobriquet peu flatteur de “maçon dans sa tête”, ne s'échina que peu sur ces chantiers grandioses où des hommes suaient pour la gloire de Dieu, mais passa, au contraire, le plus

clair de son âge, entouré de seules femmes: la sienne et leurs nombreuses filles.»

Au bout de son préambule, François s'inquiéta de savoir si Bertrand s'était déjà penché sur l'organisation des dessins d'un vitrail. Bertrand ayant répondu que ma foi non, François traça sur un bout de carton l'esquisse d'une composition de verre, de métal et de lumière présentant, à l'instar de celle qu'il se proposait d'évoquer, trois niveaux d'interprétation.

«Le premier niveau, reprit François, s'apparente à la bande dessinée. Une succession de vignettes montre Pierraudin à l'ouvrage dans son cellier, sa salle de séjour ou ses combles. Elles illustrent, peu ou prou, le titre du vitrail. Si on les étudie dans leurs détails, on s'aperçoit que si de multiples travaux sont engagés, aucun n'est mené à son terme. C'était là la marque de Pierraudin. Il n'aimait rien tant qu'acheter une maison de ville, l'éventrer de la cave au grenier, avant de réparer ses dégâts volontaires. Les travaux avançaient d'autant plus lentement que, du moment qu'il en avait brisé même la porte, Pierraudin devait, en personne, garder l'entrée de sa demeure, ce qui lui interdisait de rafistoler l'escalier qui lui aurait permis d'atteindre le toit où plus une tuile ne tenait à l'autre. Tout cela, on s'en doute, au dam de ses voisins qui voyaient le prix de leur bien déprécié à cause de ce chantier permanent.

» Après ce portrait de l'entrepreneur propriétaire en planton, on pourrait croire qu'avec la scène suivante une nouvelle histoire commence, sans rapport avec la précédente. Pourtant, elle la complète. Le lecteur qu'on y voit est bien le même Pierraudin, à qui les livres, qu'il achetait en nombre déraisonnable, servaient d'excuse. Lorsque l'une de ses filles, ou bien leur mère, ou encore un voisin excédé se risquait à l'inviter à prendre la truelle, le marteau ou la lime pour boucher une

fissure, marier deux poutres ou araser une écharde cruelle, Pierraudin lâchait, imperturbable et sans même éloigner son regard de la page : “Je finis ce chapitre et je m’y mets.”

» Mais le maître verrier, lui, n’en a pas fini avec le Maisonnier. Il tient à mettre en relief trois images emblématiques de son sujet. Et pour ce faire, il dessine trois médaillons superposés. Dans celui du milieu, on retrouve Pierraudin dans l’attitude, qui nous est désormais familière, du lecteur. Au-dessus de lui, manœuvrant une presse, se tient Gutenberg, personnage clef de la chose écrite et de sa large diffusion grâce à la typographie. Reste la troisième image, dont l’interprétation est plus délicate car elle met dans la balance la dimension spirituelle du Maisonnier. Des siècles durant, les iconographes ont vu dans ce personnage aux lunettes exagérées Dieu perché dans les cieux et regardant les hommes, comme l’on suit le jeu des comédiens depuis le balcon, au théâtre. Une spéculation peut-être influencée par cette anecdote : le dimanche, Pierraudin, qui savait être foutrement moyenâgeux, n’entrait jamais à l’église. Il attendait la sortie de la messe, et, à l’apparition des premiers fidèles, se mettait à hurler : “Libérez les loges du ciel!”... Ce n’est que tout récemment qu’un théologien estonien a formulé une hypothèse, extrêmement séduisante : le personnage, si longtemps regardé comme le Père, serait en fait Bill Gates, le créateur de Windows. Et c’est à la face de ce multimilliardaire irrassiable, que Pierraudin aurait jeté un blasphème un peu... différent : “Libérez les logiciels!” »

À ces mots, Bertrand qui, au fur et à mesure que le récit avançait, était passé de l’intérêt au doute, puis du doute à l’incrédulité, monta d’un cran dans l’indignation muette.

« Allons ! Allons ! dit François, ne fais pas ces yeux furibonds. Laisse-moi plutôt aller jusqu’au bout. Car il reste deux ou trois petites choses à préciser. À propos de la base du vitrail, par

exemple, sur laquelle on remarque le dessin des enseignes de Leprince-Lenchanteur et d'Athou-Esquifaux, deux fournisseurs en gros des métiers du bâtiment. Quant au livre que tient Pier-raudin, une loupe d'écolier suffit pour apprendre qu'il s'agit d'un traité de bricolage, ce qui témoigne d'un art consommé de la synthèse et met une maille finale à un tricot d'anachronismes, lesquels, pour ne rien devoir au XIII^e siècle, auraient pu néanmoins alimenter le chef-d'œuvre d'un stagiaire du Centre international du vitrail, à Chartres, où un jour que j'étais de passage, un guide m'a enseigné les rudiments de la lecture des vitraux. Car il faut toujours un bourgeon pour que mûrisse le fruit de l'imagination.»

Bertrand aurait bien aimé que l'histoire ne s'arrête pas. Mais il faut bien que les histoires, comme les chansons, finissent. Le duo pour livres et cartons continua. Machinal et sans paroles.

Il s'écoula comme ça un bon quart d'heure. François venait d'entamer un nouveau carton, en calant tout au fond *Le Phalanstère des langages excentriques*, un mince essai aux lignes serrées (alléché par le titre, Bertrand avait cédé à son petit travers et jeté un regard en coin aux premières pages) quand quelqu'un s'écria au-dessus de leurs têtes :

« Mince, alors ! Qu'est-ce que c'est que tous ces trucs ? »

Bertrand pointa le plafond du doigt.

« On dirait que les collègues ont un souci.

– Et si on montait voir ? suggéra François. À vue de nez, nous avons rangé la moitié des bouquins. Il est pratiquement onze heures, on se mérite bien une pause. »

Au milieu de la chambre des maîtres, ils virent un petit meuble de guingois, et derrière le meuble, Robert, à genoux, enfoncé des deux bras et d'une demi-tête dans une espèce de

niche aménagée à la droite du lit, assez grande et profonde pour abriter un coffre. Pour l'heure, Robert en avait retiré un vieil électrophone – Bertrand qui avait la marotte de ces objets-là, identifia sans hésitation un Claude automatique à changeur dix disques – et une première poignée de quarante-cinq tours de la bonne époque – on reconnaît ceux-là à leurs pochettes à quatre titres, glacées et multicolores.

Plantec, debout, surveillait les opérations. Il se retourna à l'entrée de François et de Bertrand.

« M'est avis, leur dit-il, qu'en tirant cette coiffeuse, Robert a mis au jour le mauvais goût de l'esthète qui occupait ces lieux.

– Pourquoi le mauvais goût? protesta Robert, qui en avait fini de puiser et se redressait. Moi-même, je n'ai aucune honte à l'avouer, au temps des surpattes, je ne crachais pas sur un slow aux petits oignons, comme... *Il n'y a pas si longtemps, tiens!* »

Cette chanson, pas vraiment la plus connue de Danyel Gérard, figurait sur la dernière galette que la cachette recelait.

« Attention! dit Plantec, quand je parle de mauvais goût, n'entendez aucun mépris dans ma bouche. Il est plutôt question d'éclats de nostalgie. Car souvent, ça remonte à l'enfance, et, pour les fils d'ouvriers qui ne voyaient guère leur père, aux plaisirs rares du dimanche qu'ils partageaient avec celui qui, le reste de la semaine, partait tôt le matin, quand les enfants dorment encore, et revenait au soir si crevé qu'il forçait rarement le silence. »

Plantec parla alors d'un de ses vieux amis. Celui-ci ne jurait que par Proust et la guitare baroque. Pourtant, pour rien au monde, il n'aurait manqué un match de coupe à la télévision (Plantec ne prononça pas le mot football, mais tout le monde avait compris). Et pendant quatre-vingt-dix minutes (sans compter les arrêts de jeu), sur la pelouse écrasée sous trois

milliards de watts, il ne voyait pas courir avec plus ou moins de conviction vingt-deux hommes-sandwichs (au caviar, les sandwichs), mais vingt-deux gamins dans des tenues pas toutes appareillées. Et quand l'un d'eux, bien placé pour marquer, a le ballon, il le bloque sous ses crampons, juste le temps de croiser le regard de son père, au loin là-bas derrière les barrières, avec les autres pères qui crient, chacun son tour, pour son p'tit gars seulement, des vas-y! des tu l'as! des mais non! des c'est ça! ouais! tout droit! ooooh! (en cas de coup bas)! aaaah! (si le but est beau).

Plantec passa ensuite à un autre de ses amis (apparemment, il en avait toute une théorie pour conforter la sienne). Celui-là regrettait les vieux matins frisquets où il accompagnait ses oncles maternels à la chasse au perdreau. Il n'aimait pas le gibier, non, mais il entretenait comme des braises des visions de soleil en gloire chahutant des langues de brume. Alors, chaque année, à l'automne, il sacrifiait au rituel de l'ouverture. Seulement, il s'en allait seul, sans son chien, pour être bien certain de ne rien ramener. Il revenait, par des chemins immuables, sur des pas effacés (à part dans sa mémoire), le fusil sur l'épaule, cassé, toujours cassé, mais deux ou trois cartouches en état de tuer bien en vue dans sa cartouchière, des fois qu'il croiserait un Tartarin pas *cool* qui irait le confondre avec un écologiste...

Plantec, visiblement, en avait terminé quand François dit, l'air d'en avoir deux :

« Dis donc, c'est pas le tout de dénoncer ses petits camarades, mais toi, c'est quoi ton mauvais goût? Si tu en as un, bien sûr...

– Je sens le brin de ton ironie qui me chatouille, là, où je me trompe? Rassure-toi, François, je n'échappe pas à la loi générale. Mon mauvais goût à moi, c'est chaque mois de juillet

qu'il prospère. Pendant les trois semaines que dure le Tour de France, on peut bien rire de moi, je ferais n'importe quoi pour ne pas manquer une étape. Et je ne prétendrai jamais, comme le font certains hypocrites, que si je regarde, c'est pour la beauté des paysages filmés depuis l'hélicoptère qui survole la course... Non! Si je suis accro contre toute raison, malgré le miraculé des blocs opératoires qui triomphe au Tourmalet quand trois saisons plus tôt il grimpait à la godille dans les monts d'Arrée, malgré le pipi de ma sœur dans la culotte du Batave et mille millions d'autres histoires de dopage, c'est parce que, quand j'étais minot, grâce au comité des fêtes de mon village, j'ai vu courir Joseph Pezzillo.

Personne (à part moi qui, déjà plus ou moins au fait de ce qui se trame dans ces pages, peux me laisser distraire) ne l'avait remarqué, mais Robert, vers la fin de ce monologue en roue libre, avait mis ses sourcils en ordre de bataille.

Plantec n'ayant plus rien à ajouter, Robert attaqua :

« Comment ça, *ton* village? Arrête-moi si je m'égare, mais Pezzillo n'a pas mis le feu aux dimanches de Plessala (Côtes-d'Armor), de Saint-Divy (Finistère), de Langouët (Ille-et-Vilaine), de Belligné (Loire-Atlantique) ou de Guéhenno (Morbihan), mais de La Crau (Var), à quelques encablures de l'endroit où nous sommes au moment où je te parle. La Crau, mec, *mon* village!

– Et le mien aussi, rétorqua Plantec, imperméable au déluge géographique qui venait de s'abattre. Figure-toi que j'ai eu une enfance avant d'être Breton.

– Et comment se fait-il, dans ce cas, que je ne me souviens pas de toi? À cette époque, à La Crau, il y avait plus de pieds de tomates que d'habitants. On se serait croisés. Forcément.

– Disons que j'ai quelques années de plus que toi. Ça compte à cet âge-là.

– D'accord... Mais les jours de fête, quand tout le monde allait et venait avec tout le monde entre les manèges forains et le bal, place de l'Église. Ou tiens! puisqu'on en parle... Tu te mettais où pour le grand prix cycliste? Moi, j'étais toujours devant le Café de France.

– Malheureux! C'était bien le pire endroit, sauf si tu redoutais la pépie, évidemment. Les coureurs, tu les voyais pas, ils te faisaient juste du courant d'air, tellement ils fonçaient dans la ligne droite. Ça, on ne risquait pas de se marcher sur les pieds, toi et moi. J'étais loin, tu peux me croire. Avec les courageux qui ne craignaient pas de se farcir deux bornes à pinces sous le cagnard. (À lire, on ne se rend pas compte, mais Plantec, qui parlait de plus en plus chaud, retrouvait les mots et l'accent du cru de ses tendres années.) On montait dans la Colette jusqu'à l'épingle à cheveux qui amorce la descente vers les Goys-Fourniers. Les meilleures places, c'était sur le talus du côté gauche de la route. Elles étaient chères, je te le dis. Il fallait bien se les accaparer une heure avant le passage de la voiture ouvreuse. Mais de là, tu bénéficiais d'une vue imprenable sur la dernière partie de la côte. Sans compter qu'une fois en haut, pour négocier le virage clafit de gravillons, les coureurs devaient jouer du frein, de l'équilibre et du sens de la trajectoire. Je te garantis que les numéros de dossard, la couleur des cadres et les autres détails, tu avais le temps de les enregistrer. Tu pouvais même voir les braquets choisis et parier avec tes voisins qu'un tel était costaud et tel autre à la peine. Et puis, comme c'était la seule vraie difficulté du parcours, c'était aussi la seule chance d'acclamer Pezzillo seul en tête. Car le gars, tu ne peux qu'être d'accord avec moi, était un pur grimpeur.»

La leçon d'esthétique du professeur Plantec venait à peine de commencer quand Michael fit une entrée discrète dans la

chambre. Il ouvrit la porte-fenêtre et entreprit de prendre des mesures à l'aide d'un mètre de maçon. François observa que l'Anglais ne notait jamais aucune cote, mais qu'en revanche, il jetait de fréquents coups d'œil vers leur petit groupe. À deux ou trois occasions même, quand fusèrent de ces formules à l'emporte-pièce dont les deux débatteurs n'étaient pas avares, François le soupçonna de retenir un sourire. Il en conçut que le Michael savait peut-être un peu plus de français qu'il n'avait prétendu la veille.

«J'ai bien entendu? poursuivait Robert. Tu as parlé de gravillons? C'est donc que la jeune fille à l'escoube se tenait plus loin...

– Qu'est-ce que tu m'embrouilles, là? protesta Plantec.

– Loin de moi l'idée d'embrouiller quiconque. Je constate simplement que si tu étais parfaitement placé pour compter les rides d'effort des forçats de la route, moi, mes oreilles traînaient où il fallait pour entendre des anecdotes. Là, tout de suite, je repensais à ma préférée, qui met en vedette une demoiselle Maryse, laquelle ne négligeait rien pour mettre toutes les chances de victoire du côté de notre champion. Le jour de la course, elle sortait sur le pas de sa porte. Et dès que Pezzillo s'annonçait – comme ils avaient grandi ensemble, elle reconnaissait son allure de loin –, à larges coups de son balai de bruyère, elle vidait la route du moindre grain de pierre. L'histoire ne dit pas si, tout de suite après que Joseph était passé, elle ne balayait pas à l'envers, dans l'idée que ses adversaires dérapent. Je ne crois pas... On était bien un peu de parti pris, nous, les Craurois, ces jours-là, mais on n'avait pas l'âme mesquine... Sinon, je peux aussi te raconter la fois où Pezzillo a reçu un sac de cinquante kilos de patates en guise de prime au vainqueur. Ou sa rencontre providentielle au bord d'un champ de melons.»

Michael ne laissa pas à Plantec le temps de répondre.

« Ce que vous dites m'a tout l'air d'être passionnant. Seulement, vous êtes là depuis près d'une demi-heure, et pendant ce temps, le travail n'avance pas.

– C'est vrai, dit François. Et c'est aussi un peu de ma faute. C'est moi qui ai décrété une pause. »

Pour se racheter, il proposa, si les autres étaient d'accord, de ne pas faire table trop longue à midi. On pourrait manger froid, par exemple, si Michael acceptait de refaire des sandwiches comme ceux qu'il leur avait servis la veille, à l'apéritif. Mais en version roborative, cette fois.

Personne n'éleva d'objection. Bertrand assura que Victor ne verrait pas d'inconvénient à cet arrangement. Michael descendit au rez-de-chaussée.

Quand ils furent tous réunis dans la salle à manger, la conversation roula d'abord sur les travaux en cours. Puis Victor demanda comment on allait occuper les soirées. Il lui semblait qu'aucun parmi eux ne se résignerait plus à allumer la télévision pour essayer le clapotis verbeux de Pépin.

Victor fit remarquer qu'on disposait d'un lecteur de dévédés. Il suggéra que l'on charge Liam, puisqu'il devait monter dès le lendemain matin, de leur apporter quelques films.

Encore fallait-il savoir le genre préféré de chacun.

François, qui sans ses lunettes ne devait guère y voir à plus de quatre pas, aimait les westerns où le bon, même quand il vise avec le soleil dans les yeux, ne manque jamais le méchant. Bertrand reconnut un penchant pour Jean-Luc Godard, période poèmes cinématographiques. Mais il regretta aussitôt cet aveu qui déclencha un ricanement inquiétant chez Plantec qui ne jurait, lui, que par les vampires approximatifs et les vamps pires (hélas!) du cinéma *bis*. Michael passa son tour,

arguant qu'il avait, grâce son ordinateur portable et à sa provision de jeux vidéo, de quoi passer le temps sans ennui. Robert en pinçait pour les néoréalistes de tous les pays. Victor ne dit rien, sinon qu'il valait mieux renoncer à son idée.

Au bout d'un moment de silence, quelqu'un avança la possibilité d'organiser un tournoi de belote, d'échecs, de tarot, de dames, de rami... Mais comme toujours dans ce genre d'occasion, il s'imposa très vite que, quel que soit le jeu proposé, l'un ou l'autre des membres de l'assistance en ignorait la règle et ne s'en ressentait pas pour l'apprendre.

C'est Bertrand qui, finalement, eut une idée lumineuse.

Revenant à la matinée qui lui avait valu d'entendre un joli lot d'histoires, il dit que l'on pourrait exploiter le trésor sentimental (dont, au passage, Victor apprenait l'existence) découvert dans la chambre en travaux pour concocter une suite de veillées sous les auspices du temps des copains.

François alla au premier récupérer les disques. Bertrand attendit son retour avant de préciser sa pensée.

« Sans vouloir vexer personne, je crois pouvoir affirmer que nous sommes tous assez vieux pour avoir grandi dans les années yé-yé. L'appellation est un peu facile et souvent discutable, mais là n'est pas la question. Ce que je propose, c'est que chacun d'entre nous, à partir de ses souvenirs de première main, et de son imagination aussi, bricole une biographie, la moins officielle possible, d'un des artistes à notre disposition.

– Autrement dit, tu nous invites à inventer une légende drolatique, résuma Victor.

– Exactement ! Allez, faites vos choix. »

Disant cela, Bertrand survola de la main les galettes que François achevait de classer en une douzaine de tas plus ou moins élevés.

L'un après l'autre, ils s'accroupirent, lurent des titres de chansons, apprécièrent des photos de pochettes.

À la fin, il ne resta plus que Bertrand.

« Messieurs, dit-il, je constate, non sans une certaine tristesse, que nul ne s'est précipité sur l'Idole. Je m'en chargerai donc. Car, vous en conviendrez, on ne saurait laisser pour compte cette étoile inextinguible que Pépin, en personne, honore de son admiration. »

Ensuite, ils écrivirent sur de petits papiers que l'on plia, plongea puis mélangea au fond d'un vase, avant de les tirer au sort et de déterminer ainsi un ordre de passage. Le nom de Plantec sortit le premier. Ce qui fut d'excellent augure. Car s'il est une chose que les Bretons savent faire, c'est bien trousseur une légende.

III

S'étant endormi dans un monde qui cloche, Bertrand se réveilla avec le bourdon.

À tel état, un seul remède : se lever sans tarder.

Dans la cuisine, Bertrand surprit Plantec devant des pages très noircies. La première était griffée dans tous les sens de mots rapides. La deuxième, tout appliquée, déroulait des rondeurs quasi écolières. Plantec escamota vivement ses travaux d'écriture.

« Je mettais au propre pour ce soir... Si on s'attaquait plutôt au petit-déj' ? Ce n'est pas que je tiens à ce qu'on s'habitue à me voir m'en occuper, mais ça fera descendre les copains. On m'a souvent dit, et j'ai la faiblesse de le croire, que l'odeur de mon café ferait venir un mort. »

Lit qu'on tire, eau qui coule, volets qui claquent par surprise parce que le vent est vif... Les bruits du matin allaient croissant, ce qui n'est jamais bon signe pour des tartines qui rêveraient de s'en payer une tranche avant de rassir des jours paisibles au fond d'une poche à pain...

Il ne restait plus que des miettes et une goutte de café au moment où une camionnette à la peinture fatiguée vint à bout de la montée vers la villa.

« Bonjour, jeunes gens! Je suis l'ami de Michael », lança Liam en sautant de son habitacle comme un matelot retrouve le quai. Puis, tout en marchant, il arracha le bonnet de laine qui lui serrait la tête jusqu'à la moitié des oreilles. Ayant rejoint le petit groupe, dehors moitié curieux moitié pour l'accueillir, il salua chacun, s'inquiétant de savoir comment il s'appelait et s'il était content d'être là. Nulle trace dans ses gestes et ses mots de cette politesse machinale qui peut faire si mal, mais la franche sollicitude que nourrissent ceux pour qui dans la vie tout n'a pas toujours roulé comme une bille sur une toile cirée.

Liam, après avoir apprécié ce qu'il y avait à transporter, prit Michael à l'écart. Il lui dit sa crainte de voir les étagères chahuter les toiles à la première ornière. Le village, après tout, n'était pas si loin, on pouvait bien faire deux voyages dans la matinée. Et peut-être qu'un des gars pourrait l'accompagner, au moins pour le premier.

Bertrand se porta volontaire.

*

Le peintre, prévenu de leur arrivée par Michael, les attendait devant une ancienne mercerie.

Avant de leur dire bonjour, il s'inquiéta de savoir si les autres suivaient.

« Nous sommes venus à deux, dit Liam. Et encore... vous avez de la chance, je devrais être seul.

– C'est embêtant... Ça va vous prendre beaucoup de temps pour tout remonter. »

Bertrand allait protester, mais Liam fut plus rapide. Relevant les manches de son bleu de chine, il découvrit deux avant-bras garnis de tatouages aussi dissuasifs que les décalcomanies

qu'exhibent sous les spots d'Hollywood les héros de Celluloïd.

« Je peux faire mieux que ça, monsieur. Passez-moi seulement une hache, et au lieu d'une bibliothèque, vous aurez assez de bûchettes pour vous chauffer quelques hivers.

– Ça va, ça va, maugréa l'autre. Posez tout dans l'atelier. Je demanderai au maire de m'envoyer deux ou trois employés municipaux. Il me doit bien ça. »

Le type, qui les abandonna sur son sursaut d'orgueil, possédait le même genre de charisme que Pépin l'Effroyable. Avec moins de cheveux et un peu plus de ventre. Bertrand se demanda, une fois encore, comment ces personnages, qu'on n'aurait même pas remarqués en les croisant sur une île déserte, s'y prenaient pour charmer leur monde au point que celui-ci ne leur refusait jamais rien.

La vie est parfois aussi mystérieuse que la radio que l'artiste écoutait en les attendant.

D'abord Bertrand, tout à sa tâche, n'avait pas prêté plus d'attention que ça aux sons qui s'échappaient du transistor posé sur un chevalet. Et puis, *In-A-Gadda-Da-Vida* à peine achevé, il reconnut la déclamation liminaire de *In Held 'Twas in I*, agrémentée de distorsions involontaires. Alors, il sut que tournaient dans le poste de vieilles, de très vieilles bandes magnétiques sur lesquelles un technicien pressé, ou paresseux, avait copié les pièces les plus longues du répertoire rock des décennies soixante et soixante-dix.

Les cartons s'empilaient, les planches s'entassaient. Et Bertrand guettait l'ultime écho des chœurs grandiloquents du dernier mouvement de cette suite. L'espoir, en lui, battait de plus en plus fort. Il ne fut pas déçu. Après un blanc grêlé de craquements de vieux vinyles, surgit l'organe d'un baryton sépulcral qui détailla :

« Vous écoutez Radio Vivante, la radio pas si fréquente. »

Au temps de la splendeur de la doyenne des radios libres du canton, le slogan avait beaucoup fait sourire, tant son ton funèbre contrastait avec celui des studios. C'est qu'on s'était joyeusement laissé aller au micro de Radio Vivante. On avait insulté des élus, dénoncé des patrons. Parfois avec raison, mais souvent sur la foi de ragots qui tenaient lieu d'enquête. Fort heureusement, la modestie de la zone d'écoute – six kilomètres de rayon, et encore, par vent favorable – avait calmé les vellétés procédurières.

Enfin... c'était loin tout ça... Voilà bien longtemps qu'on n'avait plus entendu voix qui vive sur cette longueur d'onde. Et la rumeur courait, qui peut être parfois si jolie... Ainsi quand elle ébruite que sur Radio Vivante, à des heures incongrues de la nuit, entre *A Passion Play* et *Sad Eyed Lady of The Lowlands*, l'explorateur de la bande FM peut attraper un appel à manifester le lundi 18 septembre 1978 contre l'aménagement des plages du Mourillon, martelé par une pétroleuse historique de l'aire toulonnaise.

*

De retour à la villa, Bertrand aida Liam à charger les tableaux. Après avoir vérifié que plus rien ne traînait dans le couloir, ils se séparèrent. Liam reviendrait le lendemain. Bertrand rejoignit François dans le garage.

La journée se passa.

Plantec s'appliquait, serein, à poser ses couches de blanc en attendant l'heure d'essuyer les plâtres. De ses camarades, en revanche, on en vit, nerveux, combiner quelques mots en remuant les lèvres, puis faire la grimace ou, s'ils étaient satisfaits, extirper d'une poche un carré de papier, un stylo pour

noter l'une de ces idées fulgurantes qui disparaissent sans recours si on ne les met pas à l'encre.

La légende de Patricia Carli, telle que la dit Plantec

Il était une fois un travailleur pauvre – au temps où notre histoire commence, ce n'était pas un pléonasme. Il s'appelait Pedro de son prénom. Pour son nom, nous verrons plus tard.

Donc, Pedro, à quelques jours du Noël de l'an mille neuf cent trente-quatre, accepta, contre la promesse de quelques repas chauds et d'un solide réveillon, de jouer le meunier dans la crèche vivante de la paroisse du Petit-Montrouge.

En le voyant si jeune et plein d'allant, bien qu'un peu pâlichon à force de privations, le curé eut la soudaine inspiration de lui confier plutôt le rôle de Vincent. Il lui présenta sa Mireille, une accorte petite main au bord de coiffer Sainte-Catherine. En fait, elle s'appelait Marie. Mais comme il y avait déjà une Étienne, dont le père avait généreusement contribué à la réfection du toit de l'église, pour faire la mère du divin enfant, Marie ferait Mireille, Pedro ferait Vincent. Et peut-être, rêvait le curé, ces deux-là lui feraient-ils un ou deux petits qui viendraient, dans quelques années, grossir les rangs du catéchisme.

Marie, jusqu'au matin de leurs noces, ne sut pas le nom de son Pedro. Si l'on ignore de quels stratagèmes dilatoires il usa, on comprend pourquoi le futur mari agit de la sorte, pour peu que l'on se transporte dans la salle d'honneur de la mairie du quatorzième arrondissement parisien au moment où l'adjoint de garde, ce samedi-là, prend une profonde inspiration avant de demander à Marie si elle consent à devenir l'épouse de Pedro Carlidoncélivrédecervante y Rototourdépansaçanse. Marie chancelle, mais il est trop tard pour reculer.

Tous ses amis sont là et le restaurant est payé. Elle ne peut pas faire ça à ses parents. Ceux-ci se sont saignés aux trois veines (ils ont même économisé sur les clichés) pour lui offrir un beau mariage. Debout, au premier rang, son père et sa mère sourient, tirés à six épingles (là, en revanche, ils n'ont pas lésiné).

Alors, Marie se fait à l'idée. Pour sa concierge, pour les commerçants du quartier, pour les gens, quoi, toute sa vie elle sera « madame Pedro », voire « la femme à Pedro », parce que, contrairement à moi qui l'ai déjà fait et qui m'apprête à réciper, personne ne parviendra jamais à saluer sans s'embroncher de la langue « madame Carlidoncélivredécervante y Roto-tourdépansaçanse ».

Et puis, il y a une autre raison. Le jour de la cérémonie, Marie est un peu enceinte. Elle n'a rien dit, et c'est fort sage. Elle le sait. Il y a eu un précédent, une Marie comme elle, qui a cru bien faire en disant la vérité, et, plus de deux mille ans plus tard, on en parle encore. Alors, merci bien !

L'enfant naîtrait un mois avant qu'on l'espérait. Gros poids, l'œil vert, la tête pleine de cheveux. On l'appellerait Patricia. L'oncle Pathos, venu de Grèce pour le baptême, se pencherait sur le berceau. Entre l'alcool de poire et les cigares, il ferait cette prédiction :

« Petite, ta voix chantera. Elle émouvoira... Heu ! non..., elle émeuvrera... Ce n'est pas ça, non plus ? Mais enfin, aide-moi, toi, au lieu de faire la grimace ! »

Le reproche s'adresserait à son frère qui ferait dans le moindre effort :

« T'as qu'à dire qu'elle fera pleurer dans les longères. »

Je profite de cette allusion à un type d'habitat très prisé dans ma Bretagne pour bousculer la chronologie, le temps d'une mise au point.

Lors de son irruption dans le petit monde des variétés, quelque dix-huit ans plus tard, ils furent innombrables, de Vannes à Saint-Brieuc et de Nantes à Quimper, à tenter d'annexer Patricia, répandant, sur la foi de sa voix, qu'elle était la fille du vent et d'une cornemuse. L'idée, pour être séduisante, ne résiste pas à la vérité de l'histoire à laquelle je retourne sans vous faire languir davantage.

Quand nous retrouvons Patricia, elle a quatorze ans. Nantie de son certificat d'études, elle sort d'une bouche de métro, place d'Italie. Tournant le dos aux paulownias en fleur, elle n'a que quelques pas à faire pour pénétrer dans une conserverie clandestine de l'avenue de Choisy. Là, s'élaborent des sardines laquées et du canard à l'huile, deux spécialités douteuses que s'arrachent les gastronomes pervers de la capitale.

Au bout de quatre ans, Patricia se lasse rapidement de ce métier. Il faut dire que laquer des sardines étêtées à fond de cave, à la faible lueur de quinquets tremblotants, ça n'a rien d'épanouissant pour une jeune fille. Patricia voudrait changer de paysage. Néanmoins, comme elle a la main pour accommoder le poisson, elle aimerait bien rester dans cette branchie. Une tante, du côté de sa mère, est coupeuse de queues de maquereau-vin blanc dans une usine de Bouc-Bel-Air. Au vu, et aux senteurs aussi, des recommandations qu'elle expédie dans les Bouches-du-Rhône, Patricia obtient par retour du courrier une place d'émietteuse de thon au naturel.

Aussitôt, elle s'engouffre dans un taxi.

« Chauffeur, à Bouc-Bel-Air ! clame-t-elle comme *Au théâtre ce soir*.

Le chauffeur, qui s'appelle George – sans S, il précise bien toujours avant d'enclencher le compteur, des fois que le client serait allergique aux Rosbifs au point de vouloir changer de calèche –, a un match à la télé. Il a hâte de rentrer à Leval-

lois – où rentrent les taxis, le soir, comme les lions vont boire. En plus, il se rasait depuis des heures en tête de station, alors, il laisse tomber le bouc et dépose la gosse devant la porte des disques Bel-Air...

Patricia a juste le temps de faire quelques pas dans le hall, désert à cette heure tardive, avant de réaliser qu'elle a laissé dans la voiture, hélas ! déjà bien loin, deux plaquettes de cire, un cadeau pour la tante qui met un point d'honneur à mouler elle-même ses bougies aux herbes de Provence.

Et voilà Patricia qui se met à hurler :

« Mes cires ! Mes cires ! »

On serait chez Perrault ou chez les frères Grimm, un monarque surviendrait. Là, c'est Léo Missir, le très respecté et très envié superviseur spécial de la maison Bel-Air, qui jaillit de son bureau.

Dans le couloir, en même temps qu'il affronte de plein fouet une odeur qui lui rappelle celle des marées de ses récentes vacances bretonnes et celle, plus lointaine, du chinois où il mangeait souvent dans ses années de dèche parce que le patron mélomane faisait volontiers crédit aux musiciens fauchés, Léo Missir découvre Patricia.

« Mademoiselle, décrète-t-il, vous criez moins faux que Sylvie Vartan tout en articulant plus clair que Françoise Hardy, mais je vous promets tout de même une belle carrière ! Et puis, pour plus de sûreté, on va soigner les textes.

– Ça tombe bien, répond Patricia, pas du tout intimidée, parce que j'écris des poèmes moi-même. »

Ces deux-là sont pressés, un disque aussi. Il s'intitule *Demain tu te maries*. Quatre mots banals, enchantés par une jeune fille toute simple.

C'est un succès et ça se sait jusqu'au-delà des Alpes. Patricia est invitée au Festival de San Remo. En tandem

avec Gigliola Cinquetti, elles l'emportent haut les trémolos. Leur *Non ho l'età / Je suis à toi* tue la concurrence. Milva va au tapis ! Paul Anka parle de malheur et Frankie Laine reconnaît que c'était coton.

Après le triomphe, quand Patricia rentre en France, c'est du délire. Au Bourget, sa famille l'acclame. Denise Glaser invite la jeune lauréate sur le plateau de *Discorama* :

« Patricia, interroge la grande prêtresse de l'émission préprandiale du dimanche, qu'est-ce que vous a apporté cette victoire à San Remo ?

– Sans Remo, je ne serais personne¹ », bafouille la frêle interprète en rougissant – ce qui, quatre ans avant l'arrivée de la couleur, n'est pas un mince miracle.

Et puis pendant des années, de longues années, des années trop longues, Patricia va disparaître des grandes ondes et du petit écran. Pour rendre moins cruelle une aussi longue absence, il y a bien les rééditions périodiques de ses plus grands succès et les graffitis que ses fans de la première heure gravent, au cœur de la nuit, sur les murs de nos villes et l'écorce des bois. *Patricia. Carli*. Ce prénom, ce nom, dessinés d'une pointe amoureuse, font monter les larmes aux yeux du promeneur qui se souvient.

Pourtant, elle chante encore, Patricia. Elle enregistre. Ainsi, au tournant des années quatre-vingt, *San Diego*. La chanson passe ici et là – surtout là, d'ailleurs, ce qui fait qu'ici on ne l'a guère entendue. Mais ce titre était-il judicieux ? Quand on sait ce que vous savez désormais, la question s'impose : sans Diego, jusqu'où Patricia serait-elle allée ?

1. Serait-on en présence d'un cas inédit de pillage d'un auteur par son personnage ? Ce jeu de mots, prononcé par Plantec, figure, en effet, dans *La Crau (Arizona)*, Deleatur, 2002. (NDA)

IV

Avant d'attaquer la journée, Bertrand, Victor, Plantec et Michael, les quatre qui fumaient (en signalant leur vilaine habitude, j'interdis à ces personnages de trouver un emploi dans un roman respectable) se retrouvaient sur la terrasse.

Au matin du troisième jour, des nuages, hésitant entre l'aneline et l'argent, roulaient, poussés par le vent d'est.

Un milan solitaire mesurait le ciel. Plantec, silencieux, suivait son vol. Les autres discutaient. Au bout d'une longue courbe, sans un mouvement d'aile, l'oiseau parut piquer droit sur le petit groupe. Mais il vira brusquement, reprit de la hauteur avant de redescendre et de disparaître derrière un éboulis de vieilles roches.

«Je me demande ce qu'on voit si on monte là-haut, dit Plantec.

– Sûrement d'autres collines», répondit Michael, un peu trop précipitamment.

Bertrand sursauta, incrédule. Comment Michael, censé connaître le coin depuis si longtemps, pouvait-il ignorer qu'il suffirait de marcher les trois cents mètres qui les séparaient des caillasses en cascade, de grimper en veillant à ne pas se tordre une cheville, pour contempler la Méditerranée jusqu'à un horizon plus ou moins lointain selon que la brume s'en mêle ou non?

Bertrand allait parler, émettre un rectificatif. Il se sentait

même d'humeur à resservir cette bonne blague, ce dahu version littorale qui dit que par temps clair, de toutes les hauteurs entre Nice et Marseille, pour peu que le soleil soit à la bonne place, on peut voir la Corse... Mais Michael le fixa, le sourcil menaçant, et fit non de la tête.

Quelques minutes plus tard, profitant du bruit de la camionnette qui revenait pour emporter un deuxième lot de livres, Michael souffla à Bertrand qu'il s'excusait mais qu'il n'avait pas pu faire autrement. Il ne fallait surtout pas encourager Plantec à explorer les environs. Car s'il est une chose que les Bretons affectionnent, c'est bien rester des heures à regarder la mer.

Après quoi, le fils Thompson se tourna vers son ami d'enfance pour savoir si, comme la veille, il lui faudrait de l'aide. Liam, affichant un sourire de gentil loup, l'assura qu'il avait suffisamment impressionné l'artiste pour que celui-ci consente à quitter son séjour éthéré pour s'adonner à une besogne aussi triviale qu'un bout de déménagement.

Comme Robert et François étaient sortis, eux aussi, pour saluer Liam, Michael profita de ce qu'ils se trouvaient tous réunis pour annoncer le programme du jour.

«Le temps n'est pas au beau. Déjà, la semaine dernière, l'orage a fait tomber sur nous toute la pluie du ciel. Et si ça recommence, je crains que ça ne s'arrête pas de sitôt. C'est l'automne, après tout. Alors, comme je ne veux pas prendre de risque, je propose que nous nous occupions tous du jardin. Mes parents seraient certainement très déçus s'il n'était pas impeccable à leur arrivée.»

À travailler courbés, comme ils le furent la plupart du temps, quelqu'un qui les aurait entr'aperçus depuis la route en contrebas aurait pu les confondre avec des vendangeurs tardifs.

Jusqu'à l'heure du thé – tradition pour Michael, conces-

sion pour les autres –, ils arrachèrent la mauvaise herbe en prenant soin de faire venir toutes les racines, et mirent en miettes tiges et branches mortes pour les tasser dans de grands sacs qui partiraient à la déchetterie. Michael, qui avait vu un incendie désoler en quelques heures une forêt de chênes et de pins, refusait de rien brûler sur place, même sous la plus haute surveillance.

Cette corvée, pour être ingrate, surtout quand on n'a pas la fibre jardinière, laisse l'esprit libre de vagabonder. Et Victor, alors qu'il se relevait, après avoir conforté la position d'un tuteur, surprit Bertrand, très concentré, déroulant imperceptiblement les doigts de sa main gauche, comme font les enfants pas très agiles en calcul mental.

Victor se rapprocha de son ami.

« Je rêve, lui dit-il, ou je viens de te voir compter plusieurs fois jusqu'à douze ? »

Bertrand, pas gêné, reconnut que oui.

« Et tu n'as pas honte ? dit Victor

– Honte de quoi, mon Dieu !

– Honte de contrarier les mânes de Léo Ferré qui éructa, je cite de mémoire, que ceux qui ont recours à leurs doigts pour savoir s'ils ont leur compte de pieds ne sont pas des poètes, ce sont des dactylographes.

– Et alors, dit Bertrand, tu sais quoi ?

– Non. Quoi ?

– Tu peux bien me traiter de dactylographe. Je m'en tape ! »

Victor en resta coi. Bertrand retombait toujours sur ses pieds.

La légende de Frank Alamo, telle que la dit Robert

Quand on est né avec une cuiller d'argent dans la bouche, on peut, entre autres privilèges, profiter de l'or blanc en dehors des vacances scolaires. C'est donc le 15 décembre 1963 que nous remarquons sur une piste de Courchevel l'un de ces jeunes hommes qui ne se sentent plus glisser depuis qu'ils ont entendu parler de *La Fureur de vivre* par une amie de maman. Celui-ci, qui descend tout schuss sur ses Rossignol, est l'héritier de la firme Grandin. Son prénom, Louis-Ferdinand, il le doit à sa marraine qui passa en Bretagne, l'été de ses quinze ans, des vacances inoubliables entre Louisfert et Dinan.

Ce matin de décembre, donc, au terme de son voyage au bout de la huit (en ce temps-là, à Courchevel, les pistes portaient chacune un numéro), Louis-Ferdinand renverse Eddie Barclay, qui ne croit pas si bien tomber.

Ce grand renifleur de talents vient, en effet, de découvrir la future idole des jeunes rombiens qui tangotent tristement de rallyes en garden-parties entre Passy et Bois-Colombes, en souhaitant que le rock français cesse vite de se tortiller entre les mains sales des Smet, Moine, Blondieau, Kalafate et autres plébéiens du square de la Trinité.

« Votre nom ? mâchonne Eddie Barclay, brandissant un papier qui ne dit rien de bon.

– Mon nom ? (Louis-Ferdinand blêmit tant qu'il en tremble.)
Oh ! non, pas de constat, je vous en prie. Papa n'apprécierait pas que notre patronyme fût mêlé à cette lamentable affaire...
Il préférera, je vous l'assure, régler cet incident à l'amiable et vous dédommagera largement pour le havane écrasé dans la neige.

– Il s'agit bien de cela ! Enfin, pour qui me prenez-vous ? Vous allez faire un disque !

– Un disque? Moi? Il faut que je raconte ça à Marie-Béatrice. »

Et le voilà qui file, file, file.

Le soir même, Eddie Barclay, qui a eu le temps de mener sa petite enquête, retrouve son jeune ami – Oh ! les beaux jours, où, d'une rencontre scabreuse, pouvait naître une belle amitié. « Mon petit Louis-Ferdinand, je me suis laissé dire que vous vous appeliez Grandin... Vous n'êtes tout de même pas le fils des téléviseurs ?

– Ah ! non. Ne me parlez pas de papa ou je deviens méchant ! J'ai quitté sa demeure, à présent. J'en avais plus qu'assez des principes d'éducation cathodique qu'il nous inculquait à mes sœurs et à moi. Sans compter son épouse ! C'est vrai, quoi, je ne pouvais même pas emmener Mère au ciné sans que cela fît toute une histoire. »

Trois cocktails plus tard, juste avant de monter se coucher, après une journée riche en émotions de toute sorte, Louis-Ferdinand signe avec son bienfaiteur un contrat qui tient en quelques lignes: Eddie Barclay a tous les droits, sauf celui d'imposer un pseudonyme à son poulain qui ne tient pas à se retrouver chocolat, à l'instar des Chaussettes Noires et des Pirates (buveurs de lait !) qui ont déjà fait les frais des alliances publicitaires contre-nature scellées par le magnat du micro-sillon.

En attendant d'être appelé sous les micros, Louis-Ferdinand prend un job, un de ces métiers pittoresques qui, nous en avons eu un premier exemple hier soir, forgent une légende d'artiste. Quelques semaines durant, Louis-Ferdinand sera donneur d'avis dans une fabrique de croquettes. En garçon plein d'à-propos, il trouva là son nom de guerre d'Alamo.

« Crois-moi, mon vieux, avec les filles, je ne change jamais de tactique. *Just call me Frank!* je leur fais. Et je ne les lâche

plus des yeux ! » Raymond Mouly, envoyé spécial de *Salut les copains* sur la tournée des plages de l'été soixante-quatre, se rappelle un Louis-Ferdinand plutôt satisfait du plan drague dont il use chaque soir à la sortie des artistes... Jusqu'au jour où l'amour s'en mêle. Mais si Louis-Ferdinand est prêt pour la fabuleuse aventure, Frank préfère faire des bulles dans le vent. Alors, Juliette, car dans ce cas précis l'amour se prénomme Juliette, s'en va... Frank s'interroge. À quoi ça sert d'être une idole ? de s'appeler Alamo si on n'est pas le plus fort ? Et à force de tourner et de retourner le problème sous toutes ses faces, il en fait un disque. Aveuglé par le ressentiment, il livre à la France entière le numéro de téléphone de Juliette.

Inutile de vous dire qu'après un coup pareil la demoiselle est sur liste rouge. Frank, penaud, vient rôder à la brune et à moto sous son balcon. La rumeur court dans la bonne société. Un à un ses amis se détournent de Frank qui songe dans une réaction désespérée à devenir chef de bande. Un soir, il pousse la porte du Calypso Bar, square de la Trinité... Mais Johnny est occupé à crasher sa troisième Lamborghini sur une route normande ; Eddy Mitchell, dans une arrière-boutique d'Hollywood Boulevard, négocie l'achat d'un colt que John Wayne aurait pu tenir pendant la répétition d'une scène de *Rio Bravo* non retenue au montage ; Long Chris compte combien il lui manque de sous pour s'établir marchand de petits soldats de collection au Village Suisse ; et Hadi Kalafate n'a toujours pas trouvé son bonheur dans le *Dictionnaire des pseudonymes*... Qui se risquerait à reconnaître Frank Alamo dans cette ombre voûtée que rend plus pitoyable encore la flaque de néon qui mouille le trottoir devant le Calypso Bar ?

...

Le rugissement de sa cavale de chrome et d'acier déchire la nuit. Les lèvres de Frank ne sont plus qu'une grimace inhu-

maine. Maintenant, il remonte le boulevard des Capucines à contresens sous les yeux horrifiés de Juliette qui se demande toujours, à l'heure où je vous parle, s'il a vu la limousine qui arrivait sur lui et s'il l'a entendue, elle, Juliette, quand elle a crié :

« Attention ! Arrête ! Attention ! Aaaaaaaaaahhh ! »

La longue voiture ivoire, insensible au choc, ne s'est pas arrêtée. Elle a flotté sur la chaussée déserte des petites heures, jusqu'à n'être qu'un point, place de la Concorde. Emportait-elle, comme d'aucuns l'ont prétendu, Eddie Barclay ? Nul ne le saura jamais. Les vitres étaient fumées comme un cigare.

La légende de Jean-Jacques Debout (et des Surfs aussi !), telle que la dit François

Il aimait bien les mots, Jean-Jacques Debout. Surtout ceux qui faisaient des lignes qui n'avaient pas toutes la même longueur. Alors, s'il a eu maintes fois recours à son dictionnaire de rimes, il n'a, en revanche, jamais eu l'idée d'ouvrir le *Dictionnaire des pseudonymes*.

Donc, au berceau déjà, Jean-Jacques était Debout, et, autant le dire tout de suite, ça n'a pas toujours été de la tarte. En effet, chaque été, la famille Debout passait ses vacances à Étretat... Alors, du premier octobre au vingt juillet, dans la cour de l'école, Jean-Jacques subissait sans frémir cette bonne blague :

« Hé ! C'est vrai que tu vas à Étretat... Debout ? »

Si, au lieu de se laisser arrêter par la Manche, les Debout avaient poussé jusqu'à Madagascar, peut-être le jeune Jean-Jacques, confronté à l'usure prématurée de leurs semelles de corde, aurait-il porté la paire d'espadrilles, qui devait lui durer

tout l'été, chez un savetier de Tananarive, du nom de Bono Surf. Et pendant que le petit Français aurait attendu que la réparation se fasse, un oisif du voisinage lui aurait raconté comment le pauvre artisan était devenu riche de six enfants.

Quand Bono Surf avait le cafard, il fermait son échoppe, sautait sur sa bicyclette et roulait longtemps, longtemps, jusqu'à la mer. Aussitôt arrivé, pour soigner son vague à l'âme, il faisait la planche, et, neuf mois plus tard, la mer reconnaissante déposait un petit Surf sur le sable.

En fin de compte, il y en eut six, qui s'étagèrent au fil des ans dans l'arrière-boutique exiguë : Coco, Pat, Rocky, Dave, Monique et Nicole. De la plus petite au plus grand, ils mesuraient d'un mètre quarante-trois à un mètre cinquante-cinq. Et pour leurs fans, ils ont éternellement vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize et quinze ans. Mais pour grandir et vieillir jusque-là, il a fallu qu'ils se débrouillent.

Quand la faim hurlait trop fort, les six surgissaient comme un seul Surf sur le marché, chantant à l'unisson tout en faisant la manche – parfois même, leurs mains les plus agiles quêttaient directement à l'étalage. Et les marchands criaient, en essayant d'avoir des yeux partout :

« Surf qui peut ! Surf qui peut ! »

Comme quoi le comique de répétition prospère sous toutes les latitudes. Mais Jean-Jacques, et pour cause, n'en sut jamais rien. Dans l'ignorance, il persista et s'appela Debout dans la vie d'artiste.

Évidemment, Albert Raisner ne le rata pas. À l'occasion du baptême télévisuel du jeune chanteur, il le cueillit ainsi :

« Jean-Jacques, je suis heureux de te recevoir sur le plateau d'*Age tendre et tête... Debout... de bois !* »

Tout près de là, dissimulée, mais plus pour très longtemps, dans le public tassé sur les gradins, une jeune et jolie

inconnue, mais plus pour très longtemps, sourit avec un rien de commisération à la commissure des lèvres. Elle s'appelait Chantal Cézanne mais venait, l'après-midi même, de se rebaptiser Goya, son manager l'ayant persuadée qu'on ne réussit pas dans la chanson avec un nom de peintre.

Jean-Jacques, lui, demeure sourd à cette sorte de superstitions. De toute façon, il a déjà tout entendu : quand il occupait une place assise dans un bus bondé ; quand il était puni sous le préau, debout les mains sur la tête... Les gens sont méchants, et leurs enfants, pareil. Je veux dire les gens et les enfants des gens qui portent des noms normaux : les Courte-paille, les Dubœuf, les Poudevigne... Ils en rigolent encore le dimanche, à la terrasse du Café du Commerce en se remémorant la silhouette résignée de leur souffre-douleur, fuyant sur le trottoir d'en face, du côté de l'ombre.

La mélancolie, je m'en excuse, s'est immiscée pour la première fois depuis trois jours dans cette pièce. Mais vous devez savoir que tantôt, alors que je relisais ce que je devrais vous lire quelques heures plus tard, l'orage que nous redoutions s'est finalement déchaîné. Sous le saphir, les Surfs chantaient *Les hommes n'auront plus de peur*, et moi, n'écoulant pourtant que leur courage, je songeais que la foudre pouvait, sans prévenir, frapper l'électrophone.

Après la pluie, vient le grand temps de retrouver les Surfs à Paris où ils représentent leur île au Salon de la Radio et de la Télévision. Coqueluches de la capitale, ils sont choyés par les plus grands et chantent sous un chapiteau géant. Malgré les honneurs, ils ne se départent ni de leur gentillesse unanime ni de leurs sourires toutes dents dehors à donner des complexes à Claude François, peuchère, qui bondit de plus en plus haut pour attirer l'attention du public.

Le succès, non plus, ne leur monte pas à la tête. Si les six Surf

enregistrent *Si j'avais un marteau*, ce n'est pas pour scier les planches sous les pieds de Claude François, mais en hommage au modeste savetier de Tananarive, sans qui rien de tout cela ne serait arrivé.

D'ailleurs, Bono Surf arrive à Paris. Il vient applaudir sa progéniture invitée par Albert Raisner, mais, surtout, il va réaliser son vieux rêve d'aller voir chez madame André s'il y en a de nouvelles... Nouvelles façons de tailler le cuir, bien sûr !

Le coup du marteau encourage les Surfs. Ils reniflent le bon filon et récidivent dans la veine familiale en composant *Sandale dans la famille*. Mais leur directeur artistique, un timoré, ne croit pas à l'impact commercial du titre auquel il apporte une légère correction. Huit jours après sa sortie, *Scandale dans la famille* est au sommet du hit-parade. Pour les Surfs, la gloire est là, mais le cœur n'y est plus.

Le père de Jean-Jacques aussi s'absente souvent. Voyageur d'un commerce peu agréable, monsieur Debout est à peu près aussi gai que les enclumes qu'il tente de placer dans les forges de France. Lors de ses brefs séjours au foyer, ce colosse taciturne installe une terreur qu'il ne soupçonnera jamais.

« Les chevaux se font rares et les charrues avec, marmonne-t-il pour son fils, à l'heure de la soupe. Tu ne pourras pas prendre ma suite. J'ai grand-peur que tu ne restes sur la touche. »

L'idée fait son chemin puisqu'un dimanche des Rameaux, le père, au terme d'une tournée qui l'a mené jusqu'en Navarre, la France n'y suffisant plus, rentre à la maison, un piano sur l'épaule.

Jean-Jacques pose ses mains sur le clavier. Dehors, on entend les cloches qui sonnent et des gosses qui jouent. Les cloches, des gosses : c'est l'à-peu-près le plus lamentable à ce stade de nos joutes oratoires, mais je ne désespère pas d'entendre pire. Quelques mois ont passé. Dans la solitude du salon familial,

Jean-Jacques vient d'écrire une dix-huitième variation sur son thème de prédilection : l'amour malheureux. Il la chante devant sa marraine. Veuve d'un capitaine de gendarmerie, elle a, dans sa jeunesse, tâté de l'opérette avant de sombrer dans l'obligation de réserve. Pareilles références l'autorisent à prendre en main la destinée artistique de son filleul. C'est sur ses conseils que, pour l'une de ses premières pochettes, Jean-Jacques pose couché sur une décapotable. Las ! l'humour qui embrasait le Concert Mayol a fait long feu : on signale un sourire apitoyé devant le juke-box du Bar des Amis, au Creusot, et un rictus pas rassurant à Marcq-en-Barœul. Pour le reste, les ventes plafonnent à vingt-sept exemplaires. Pourtant, les amis et les copains, prévenus, ont fait ce qu'ils ont pu.

Qu'est-il advenu de Jean-Jacques Debout ? Sur ce sujet, on n'a aucune certitude. Des collectionneurs affirment avoir trouvé des traces de son passage dans les venelles de Moissac-Bellevue, tout en haut du département tout en bas duquel nous nous trouvons en ce moment même. Mais dans la mesure où ils n'ont produit aucune preuve irréfutable, une pochette de disque Vogue avec son étiquette détachable même pas détachée, par exemple, nous n'accorderons aux allégations de ces personnages que le bénéfice du doute qu'elles inspirent. En revanche, nous citerons volontiers France Gall, qui se plaît à porter sur les années qu'on dit yé-yé des jugements acidulés comme ces sucettes multicolores qu'on chipait chez le boulanger :

« Jean-Jacques ? Un frimeur de banlieue ! D'accord, il jouait du piano, Debout ! Mais il en faisait des tonnes et voulait qu'on l'appelle John ! »

Les Surfs, non plus, n'ont plus guère fait de vagues. À force d'écumer les gazettes spécialisées, on ne ramène de nouvelles que de trois d'entre eux. Nicole a toujours refusé de parler

davantage de la carrière du groupe, après certaines vacances à la montagne où un berger, juste pour rire, lui a lancé autant de fois qu'il avait de moutons :

« Nicole, chante-nous donc le *Marteau*, qu'on voie ce que répond l'écho ! »

Coco n'a plus de voix. Il en a pris son parti et suit sa ligne : il frappe du marteau comme poseur de rails.

Quant à Pat, il avait, un jour, confié à un folliculaire, friand de ce genre de listes, n'écouter que Frank Sinatra, Sarah Vaughan, le Golden Gate Quartet, Ella Fitzgerald et Claude François. Quarante ans après, il s'interroge en boucle, à s'en rendre marteau :

« Pourquoi Claude François ? »

V

Robert venait d'en terminer quand le clocher du village sonna le premier coup de dix heures. Dans le salon, personne ne semblait pressé de se retirer. François dit qu'il avait pris de l'avance. Il s'en excusait presque, mais, d'un autre côté, après qu'on se serait séparé pour la nuit, il ne resterait que deux soirées à passer ensemble. Il faudrait donc mettre une fois deux conteurs au même programme. Alors, pourquoi pas tout de suite ?

Tous les autres en furent d'accord. Même Michael qui, exceptionnellement, n'était pas monté jouer dans sa chambre.

Avant de se lancer, François demanda juste un instant et un crayon. En écoutant Robert, il lui était venu une idée différente pour son début. Et ce n'était pas fini ! François, au fil de son récit, devait révéler un sens de l'improvisation qui allait provoquer quelques commentaires. Victor, par exemple, avait d'autant plus apprécié l'exercice, qu'il estimait, chez les comiques, ceux qui n'interprétaient pas leurs sketches deux fois de la même façon.

Avec tout ça, minuit n'était pas loin quand on se souhaita la bonne nuit. Et Bertrand, enfin seul, regardait avec un peu d'effroi la tâche qui l'attendait. Avant de se coucher, il lui faudrait non seulement finir sa rédaction, mais encore en faire une copie aisément déchiffrable – on verra pourquoi tout à l'heure. Il n'avait pas osé demander à Michael de lui prêter son ordina-

teur portable. Michael aurait probablement refusé. Cela aurait jeté un froid – pour rien si ça se trouvait, Bertrand n’étant même pas sûr qu’il y eût une imprimante dans la maison. Il songea bien à maudire François qui, ayant pris de l’avance, lui en imposait une dont il se serait volontiers passé, mais, jugeant que la punition serait par trop exagérée, il commença d’écrire.

Il dut souvent changer de position. Quand il s’appuyait sur le lit, des épingles lui montaient aux épaules. Quand il se tordait vers la table de nuit, des fourmis lui venaient dans les jambes.

Bertrand n’en finit pas avant deux heures du matin. Il s’endormit vite, mais pas pour longtemps. Une heure ne s’était pas écoulée, qu’il rouvrait les yeux.

Bertrand ne tirait jamais les volets.

Cette nuit-là, la lune, dans ses petits quartiers, ne faisait qu’un accroc dans le ciel obscur.

Bertrand doubla son oreiller, passa son bras droit dessous et posa sa tête sur le tout. Il était fin prêt à retrouver le sommeil quand il réalisa qu’on respirait dans la pièce. Enfin, que quelqu’un d’autre que lui respirait.

D’abord, la méchante idée le traversa, qui vous vient forcément dans ce genre d’occasion, qu’un de ses camarades cherchait à le voler. Bertrand en fut si déçu – il les aimait bien tous – qu’il choisit de faire celui qui n’avait rien entendu. Et puis, comme c’était trop bête – on n’allait pas se fâcher pour trois bouts de misère –, il se redressa à moitié dans l’intention de s’expliquer avec le visiteur indélicat.

Caroline Dufour assise, impassible, les mains longues posées sur ses genoux, l’observait.

Bertrand essaya de parler. Pas un son ne sortit.

«Je vous ai connu plus loquace», dit Caroline.

Et elle ne retint pas plus longtemps ses yeux de friser.

« Mais enfin, qu'est-ce que vous fff..., ff..., f... ?

– Ce que je fais là, vous voulez dire? Eh bien! disons que je suis en visite de chantier. Tout se passe bien? Vous êtes content?

– Oui... mais comment êtes-vous venue?

– En voiture, évidemment!

– C'est étrange, je n'ai pas entendu de bruit de moteur.

– Je me suis garée plus bas dans le chemin. J'ai fini à pied. J'ai d'ailleurs regretté de n'avoir pas emprunté la lampe de poche de mon fils. Il fait vraiment très noir.

– Et la porte? Comment êtes-vous entrée?

– J'ai un jeu de clefs que les Thompson m'ont confié. Nous sommes amis, vous savez.»

Tout était logique, sauf la chaise.

S'il avait disposé d'une chaise, Bertrand n'aurait pas passé deux heures à écrire entre deux positions inconfortables. En plus, la chaise était rouge comme un écorché de Soutine. Or, la nuit, toutes les chaises sont grises. Ce n'était donc qu'un rêve, rien qu'un rêve. Bertrand en sourit de soulagement.

« Pourquoi cet air satisfait? Vous vous moquez de moi, à présent?

– Oh! non, Caroline... Pardon! je voulais dire madame Dufour. Zut! vous allez encore me trouver trop familier.

– Mais non! Ne vous inquiétez pas. Ce n'est qu'un rêve. Vous venez de vous en faire la remarque, il n'y a pas deux minutes.»

Caroline Dufour se leva.

« Vous allez saluer les autres avant de repartir? Michael, peut-être?

– Pour quoi faire, Bertrand? C'est vous que je voulais voir. Vous. Et personne d'autre.»

Bertrand, à son réveil, ne put s'empêcher de vérifier l'absence d'une chaise.

Son rêve, il se le garda pour lui, n'en parla même pas à Victor qui aurait pu en profiter pour lui rendre la monnaie d'allusions vieilles d'une semaine, c'est vrai, mais Victor se vantait souvent de n'avoir qu'une qualité: la rancune! Et surtout, Bertrand formait un autre projet pour son meilleur complice dans la place.

La journée s'étira.

À l'heure de la veillée, Bertrand rompit la routine (vous qui, grâce à moi, l'avez suivi jusque dans sa chambre, vous y attendiez, mais pas ses camarades). Il se présenta avec, dans les mains, deux jeux de feuillets bien distincts, et, au lieu d'annoncer le titre du soir, ouvrit un long préambule d'où il ressortit que, devant l'impossibilité d'inventer la légende d'une légende, il avait biaisé en imaginant deux personnages de tragédie s'affrontant au sujet de l'idole de l'un mais pas de l'autre. L'un s'appelait Lui, l'autre s'appelait Moi.

C'est à partir de là que les choses se compliquèrent. Bertrand ajouta sans plus de précautions pour un auditoire légitimement engourdi au terme d'une journée de labeur sous un vent d'est poussant sans trêve des trains de nuages tristes à se noyer :

« Je précise tout de suite que Lui comme Moi s'écrivent avec une majuscule. Car ces pronoms sont ici des noms propres, n'est-ce pas? Donc, quand je parle de Moi, ce n'est pas de moi qu'il s'agit. D'ailleurs, pour éviter toute confusion, c'est moi qui ferai Lui, et Victor sera Moi.

– Et pourquoi moi, je serais Moi? rouscailla Victor, comme quand on a dix ans et qu'on est le douzième d'une équipe de foot de terrain vague à qui le propriétaire du ballon (et capitaine naturel, par voie de conséquence) vient d'intimer qu'il sera remplaçant.

– Mais parce que pour toi, Moi, ce n'est pas toi! répliqua Bertrand.

– Ce que Bertrand essaie de dire, tenta François d'une voix lénifiante, c'est que pour toi qui ne sais rien de lui, Moi est un autre.

– Mais non, enfin! On s'égare là, dit Bertrand.

– Excusez-moi, s'insinua Plantec, mais la représentation est commencée, là? Et François fait partie de la distribution? Si je dis ça, c'est pour aider. Que tout le monde sache où on en est.»

Les Bretons sont ainsi faits: toujours prêts à mettre du beurre dans la poêle pour cuire une ou deux crêpes, quand le reste de l'Hexagone s'en tient à jeter de l'huile sur le feu.

Bertrand, l'air un peu las, tendit à Victor la version du texte à la calligraphie soignée.

«Je te laisse découvrir tes répliques, le temps pour moi de fournir à l'assistance les dernières informations nécessaires à la bonne compréhension de ce qui va suivre.»

Bertrand revint sur les deux personnages de cette courte pièce. À commencer par Lui qu'il décrivit comme un Johnny-maniaque, un collectionneur fou, l'un de ces «complétistes» qui ont tout: les quarante-cinq-tours simples et les *extended-play*, les vinyles, les cédés, les véhachesses, les dévédés, les presages originaux et les rééditions, les compilations, les tirages limités (dont un concert dans un briquet), les cassettes et les cartouches 8-pistes (ce format oublié), l'appareil qui joue les cartouches 8-pistes, et la décapotable, écrin incontournable de l'appareil qui joue les cartouches 8-pistes. Les soirs d'été, Lui va sur la corniche où l'on roule en décapotable, le bras de la main qui ne conduit pas négligemment posé sur le montant de la portière. Lui connaît tout son Johnny, bien sûr, et puis surtout, il aime tout: les bons morceaux (*La génération perdue*,

Quelque chose de Tennessee...), les honnêtes (*Toute la musique que j'aime, Oh! ma jolie Sarah...*), les erreurs de casting (*Itsy, Bitsy, petit bikini, San Francisco...*) et même l'improbable *Montpellier*.

Et Moi, ça l'énerve, les gens comme Lui qui aiment tout! Sinon, Moi, c'est Moi, quoi... Vous le connaissez... Il n'aime pas parler de lui. De toute façon, depuis qu'il s'est énervé après Lui, il n'a plus rien à dire à personne.

Ce que Bertrand (avec l'aide de Victor) dit de Johnny Hallyday

Moi

Toc, toc, toc.

Lui

Qui est là ?

Moi

Votre voisin, monsieur.

Lui

Et que me vaut de voir votre face d'endive
À cette heure sinon indue, du moins tardive ?

Moi

Il se fait que j'entends d'étranges bruits d'essieux.

Lui

Plaît-il ?

Moi

Avec paroles et accompagnement,
Qui traversent les murs de votre appartement.

Lui

(montant comme le lait sur le feu...)

Le diable me pardonne et Dieu me patafiole,
De l'immense Johnny, vous paieriez-vous la fiole ?
Vous allez en répondre, ô sinistre faquin !

(... avant de redescendre

en faisant un sourire vaguement entendu)

Dites, c'était pour rire ? Vous n'êtes qu'un taquin ?

Moi

Pas du tout, cher monsieur, je suis on ne peut plus...

Lui

Sérieux ?

Moi

Parfaitement. Et il ne m'a pas plu
De vous voir en douter, même un instant. Je crois...

Lui

(arrogant)

Vous croyez !

Moi

Oui, je crois qu'il faut que nous ayons
Un échange courtois mais ferme, sans passion,
Ou nous ne pourrons plus vieillir au même endroit.
Faut vous faire à l'idée : je n'aime pas Johnny.

Déjà que je n'ai pas regardé la Finale...

Lui

En quatre-vingt-dix-huit ?

Moi

Eh oui ! je suis bancal.

Lui

Mais quels sont ces deux-là qui ne t'ont pas fini ?

Moi

(interloqué)

Un... Vous me tutoyâtes.

Lui

(indulgent avec lui-même)

Dans le feu de l'action.

Moi

Deux... Vous insinuâtes.

Lui

Là n'est pas la question.

Or donc, vous n'aimez pas Johnny, comme vous dites.

Allons ! Examinons cette pose inédite,

Il faut boire à la source de la malédiction.

Moi

C'est vrai qu'il a tout fait, Johnny, pour que je l'aime :

Haché T'ai-aimer follement, osé Hamlet

(Là, j'ai plongé, pour nager loin, dans le Grand Belt.)
Il a adapté Tim Hardin, Bob Dylan, même :
Je m'en souviens, c'était Maintenant ou jamais.

Lui

Donc, il vous a touché ! Alors ?

Moi

Je n'en peux mais,
Et vous le dis tout net, tant pis si l'on me blâme :
J'ai tordu sec le cou à ce bleu à mon âme.

Lui

Vous auriez donc une âme ? Permettez que j'en doute
Quand vous n'appréciez ni le rock ni le foot.

Moi

Le foot, j'ai avoué. Mais le rock, où est-il ?
Je n'entends rien chez ce Johnny qui y ressemble,
Et vous ?

Lui

(tout suffoquant et blême)

Avant que l'air ne vienne à me manquer,
Je tiens à souligner – j'en ai la voix qui tremble,
Les jambes incertaines et le cœur attaqué –
Que chez vous l'inconscience s'accroche à plus d'un fil.
Johnny est le plus grand, monsieur, derrière Elvis.
Tout le monde le sait. Nier serait du vice.

Moi

Tout le monde le sait, d'accord, mais qui le croit ?

Lui

Plutôt que de frapper, je compte jusqu'à trois
Avant de me lancer dans l'énumération
Qui pulvérisera vos élucubrations.
Vous êtes prêt ?

Moi

Oui-da.

Lui

Je préfère « Yeah man ! ».

Mais bon, je ne vais pas, pour un point de détail,
Monter de grands chevaux qui vont jusqu'au Yémen,
Et vous abandonner notre champ de bataille.

Moi

Je ne demande rien que d'être convaincu,
Et qu'il n'y ait chez nous ni vainqueur ni vaincu.

Lui

Que j'aime à vous entendre ! Je sors la longue liste
De ceux qui crient : « Johnny est grand puisqu'il existe ! »
Je vois là des chauffeurs routiers, des milliardaires ;
Des voyageurs en jet privé et leurs contraires,
Petits piétons piteux des banlieues anonymes ;
Des poissonniers pas frais, des assassins sublimes ;
Un cuisinier branché, des philosophes en kit
(La tête à la télé et les jambes au Zénith) ;
Des femmes de ménage, un cinéaste helvète...
Mais vous voulez des noms ? J'en ai un, plein la tête :
Balladur !

Moi

*(imitant tant bien que mal l'ancien Premier ministre
entre les guillemets)*

J'imagine Son Onctuosité,

Dans une longue phrase beurrée des deux côtés,
Dire à son valet: « Claquez des doigts, mon bon,
» Écoutons sans faiblir Laura, Da Dou Ron Ron
» Et Qu'est-ce qu'elle a ma g... trois points de suspension. »
Avant de s'écrier au plus fort d'une transe:
« Au-delà de Passy, Paris n'est plus en France ! »

Lui

Jésus, Marie-Josèphe, encore vos blasphèmes !
Mais vous êtes tout blanc ! Vous avez un problème ?

Moi

(agressif)

C'est mieux que de jaunir en vantant des fadaïses !

Lui

(provocant et conciliant, à la fois)

Que demande le peuple ? Un banc ou une chaise.
Contentez-vous de peu, vous vous sentirez mieux.

Moi

(ouvrant les vannes)

Les chansonnettes au feu, et le Smet au milieu !
Qu'a-t-il servi au singe de jouer les cadors,
De renoncer à l'arbre où il vivait content
Et d'inventer la roue, l'épingle de cravate,
L'alexandrin, le brie, l'omelette aux patates,
L'amour l'après-midi ? Tout ça, finalement,

Pour écouter un veau gémir Mon anneau d'or.

LUI

(se saisissant d'un 45-tours qu'il lance comme un disque)

Cette fois, c'en est trop !

MOI

*(une rondelle de vinyle, aussi millésimée que tranchante,
lui fendant le crâne)*

Las ! je meurs ! Qu'on m'enterre
Chacun, venez avec une poignée de terre.

LUI

(messianique)

Non, apportez plutôt du caviar, du tofu
Nous chanterons en chœur Requiem pour un fou¹.
Et notre chant s'élèvera comme un hommage,
Une dernière révérence, notre écot !

MOI

(dans les limbes)

Merde ! je les entends comme cloches au village,
Et pour l'éternité... En plus, y a de l'écho.

1. Ces deux rimes présentent la particularité de pouvoir être prononcées à la française (tofoufou) ou en johnnylangue (tofulfu).

VI

À l'ouest du ciel, montaient des traînées rouges. François nota le phénomène en levant les yeux par-dessus sa tartine. Il dit se rappeler avoir lu quelque part que les anciens, aux champs où ils trimaient, lisaient dans ces signes les regrets de Dieu. Le Créateur, soutenaient-ils, quand Il voyait ce que, misérables pécheurs qu'ils étaient, ils avaient fait du jardin qu'Il leur avait donné, pleurait des larmes de sang. Les curés, que les maîtres traitaient à leur table une fois la semaine, un jour gras, entretenaient cette croyance. Et même, il n'était pas rare que les bergers en soutane suggèrent à leur troupeau de faire double journée, payée simple, en guise de pénitence – ce qui, la saison des récoltes venue, était bien pratique. Hélas! cet arrangement ne survécut pas à l'avancée du chemin de fer. Un jour, on vit débarquer, jusque dans la cambrousse la plus lointaine, des esprits forts en quête de bon air. Ces voyageurs, dans le fond du ciel rouge, lurent un signe de beau temps. Et ils le dirent haut et clair, ajoutant que si Dieu s'inquiétait du destin de Son œuvre, Il pleurerait plus souvent. Les curés eurent beau tonner du haut de leur chaire, ce fut en vain. Ils burent donc de l'eau et oublièrent la bonne chère – ce qui fit naître pour le coup d'authentiques regrets. Quant aux maîtres, ils se résolurent à payer les heures supplémentaires.

Michael, dans le salon voisin, regardait l'écran de son ordinateur. Se tournant vers la cuisine, il parla assez haut pour que tous entendent :

«Je trouve un message de mes parents dans ma boîte. Ce qu'ils disent tient en trois mots: *Are you finished?*' J'ai besoin de traduire ou je peux les rassurer tout de suite?

– C'est ça, t'as qu'à dire aux Anglais qu'ils peuvent débarquer, grognonna Robert qui, le matin, n'était pas à prendre avec des sucrettes avant son deuxième bol de café noir.

– *What did you say?*

– Il a dit, récita François, que vos parents ne doivent en rien modifier leurs plans. Qu'ils arrivent, comme prévu, la semaine prochaine! La maison sera prête à les accueillir. Nous devrions, avant ce soir, venir à bout de ce qu'il reste à faire. Et au pire, mais notre ami formule là une hypothèse qui n'a guère de chance de se vérifier, nous avons toute la matinée de demain, puisque, ainsi que nous en sommes convenus, nous ne partirons pas d'ici avant onze heures.

– J'ai dit tout ça, moi?» sourcilla Robert.

Pour redessiner le serpent de l'allée crissante qui traversait le jardin, Michael avait choisi Bertrand. La besogne demandait un râteau, un peu de gravillons et beaucoup de patience. Et Bertrand, au détour d'une conversation portant sur les passe-temps des uns et des autres, s'était targué d'avoir, à force de répétition, acquis une telle adresse dans l'art du découpage qu'il était capable dorénavant, à l'aide d'un ciseau minuscule, de priver les yeux d'un visage de papier glacé de leurs pupilles et de remplacer celles-ci par deux confettis garance prélevés sur un pétale de rose illustrant la réclame d'un parfumeur.

Victor, qui travaillait dans le garage où Michael avait décidé d'installer un établi et une panoplie d'outils d'ébéniste – une surprise pour son paternel qui s'était découvert un penchant tardif pour le travail du bois –, profita d'une pause-cigarette pour rappliquer et attaquer Bertrand avec des mots en biais:

« Au fait, j'ai oublié de te remercier pour hier soir!

– Pardon ?

– Tu m'as parfaitement compris. Comment je fais moi, tout à l'heure, avec ma petite histoire comme les autres ? Non seulement tu n'as pas respecté la règle que, soit dit en passant, tu as toi-même pondue, mais en plus, tu t'es servi de moi. »

Il faut dire que Bertrand, bien qu'il n'eût pas l'orgueil facile, avait affiché à la table du petit-déjeuner l'air d'un type pas mécontent de son coup de la veille. Et vu la manière dont il s'y prit pour rassurer Victor, il n'était pas encore tout à fait redescendu sur terre.

« Je suis sûr que tu t'en sortiras très bien, mon vieux. Car dis-toi bien une chose : même si j'avais fait plus simple, le trac, à l'heure qu'il est, t'envahirait pareil. C'est normal, passer derrière Johnny relève de la mission impossible. Pourtant, c'est ce que tu vas faire. À plein cœur!

– Tu n'as jamais songé à te lancer dans la politique ou dans la vente d'adoucisseurs d'eau ? »

Bertrand savait quand il faut s'arrêter. Il ne rétorqua rien. Parfois, il vaut mieux avoir un ami que le dernier mot.

La légende de Monty, telle que la dit Victor

Des anecdotes qui émaillèrent sa vie de chanteur sur les routes, il en est une que Monty garde toujours pour lui.

Un soir de l'été soixante-quatre, comme chaque soir ou presque de cet été-là, le chanteur avait bondi sur scène vers les dix heures. Le gala se déroulait dans une cour d'école. Alors, les lumières et la sonorisation n'étaient pas celles du Palais d'Hiver, à Lyon, où la tournée avait fait halte deux jours plus tôt. Le préau, isolé par des bâches tendues entre

ses piliers, servait de loge collective. Mais les jeunes types du comité des fêtes, Monty les avait vus, l'après-midi, qui s'escrimaient à disposer les chaises de fer en quinconce, pour que même dans les rangs du fond on ne manque rien du spectacle. Et s'il fallait que l'un d'entre eux prenne sa voiture pour transbahuter du matériel, il oubliait de se faire rembourser l'essence. Les sous qu'ils avaient récoltés en faisant du porte à porte, comme faisaient les gamins pour placer les timbres antituberculeux, et les sous des billets qu'on vendrait ce soir à des gens dont certains allaient payer deux fois – ceux-là y tenaient si fort à leur fête, qu'ils avaient déjà donné pour la collecte –, les sous, ils étaient tous pour payer les artistes, et s'il en restait, eh bien, on offrirait un goûter aux anciens.

Une fille avait expliqué ça au chanteur. Dans un coin d'ombre, elle gardait, pour ses copains qui transpiraient, des boissons sur un pain de glace. Elle avait ajouté que s'ils faisaient tout ça, c'est que le public en valait la peine. Monty verrait.

Monty vit, en effet, quand ce fut l'heure, jusqu'au cinquième rang – plus loin, depuis la scène, c'était la nuit pour lui – des visages heureux comme des lunes. Il faut savoir que, pour beaucoup de familles, c'était la seule sortie de l'année. Alors, de chacune des chansons, les gens en profitaient à fond, en écoutant, graves comme à l'église ou au monument aux morts, puis en applaudissant à s'en creuser dans la paume des mains des lignes inédites. À la fin, ils en réclamèrent une autre, et puis encore une autre, et puis... au quatrième rappel, Monty bissa *Rêves d'enfant* et s'enfuit, presque aphone. Mais, tout le temps qu'il resta à l'abri des rideaux de fortune au fond de la cour, il les entendit qui chantaient encore en s'écoulant vers la sortie.

Les musiciens parlaient d'aller ensemble continuer la nuit dans une boîte, pas trop loin. Le chanteur ne s'en ressentait pas. Il pensait aller grignoter quelque chose avant de rentrer à l'hôtel à pied.

La grand' rue était vide. Tout était fermé. Hormis un bar, mais les chaises déjà retournées sur les tables n'engageaient pas à aller déranger le patron.

Monty se dit ce qu'on se dit dans ce genre de situation : « Je cherche encore un peu, et si je trouve rien, tant pis, je mangerai mieux demain. »

Il n'eut pas long à marcher avant de déboucher sur une placette. Là, une demi-douzaine de maisons endormies escortaient un restaurant, *Chez Ahmed*, où l'on voyait encore de la lumière.

Monty traversa un rideau de billes de buis.

Au fond de la salle, quatre vieux hommes jouaient aux cartes. Trois le virent entrer, le quatrième lui tournait le dos, mais, vu les yeux que roulèrent les trois autres, il posa son jeu pour regarder aussi.

Monty recula d'un pas de fourmi. Un réflexe : le type était massif et n'avait pas l'air commode. Le patron, probablement. Monty s'attendait à ce qu'il lui demande de sortir de son établissement, mais l'homme s'adressa à ses compagnons de manille :

« Tout va bien, les amis, je sais qui c'est.

– Tant mieux, Ahmed, tant mieux, dit le joueur à sa droite. Va t'occuper de ton client, alors. Nous, on te garde tes cartes au chaud.

Ahmed se leva :

« Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

– C'est que, dit Monty, j'aurais aimé dîner, mais je vois bien que vous êtes avec des amis et qu'il est tard, alors... Je ne sais pas... Vous pourriez peut-être me faire un sandwich...

– Fils, dit Ahmed, je sais que tu viens de donner du bonheur aux gens qui sont allés t'écouter ce soir. Alors, laisse-moi te

faire plaisir. Prends seulement la peine de t'asseoir, et je t'offre ma spécialité : le couscous aux trois boulettes.

– Profitez-en, monsieur ! lança celui des joueurs qui avait parlé le premier. C'est pas tous les jours que notre Ahmed se montre aussi généreux.

– Toi, au lieu de dire des bêtises, sers plutôt le thé à la menthe à mon invité. Ça le fera patienter. Et puis, tant que tu as les mains occupées, tu n'as pas dans l'idée d'essayer de regarder mes cartes par en dessous pendant que je suis dans la cuisine. »

Ahmed ne s'absenta pas longtemps. Bientôt, il posait devant Monty un plat fumant.

« Tu vois, il suffisait de réchauffer. C'est vite fait, et en plus, c'est toujours meilleur réchauffé, comme votre pot-au-feu. »

Ahmed était de ces cuisiniers qui aiment présenter leurs plats. Il ne s'attarda pas sur les légumes ni sur la sauce, dont le fumet brûlant trahissait la présence d'un alliage d'épices subtil. Sans doute un secret de la maison. Sur les boulettes, en revanche, le chef se montra plus disert :

« Boulette de poulet, boulette de poisson, boulette d'agneau. »

Les ayant désignées dans cet ordre, il préconisa de les déguster dans le même :

« Comme ça, tu profiteras de toutes leurs saveurs. »

Couteau en l'air, fourchette en embuscade, Monty allait attaquer la première boulette quand il entendit une petite voix :

« S'il te plaît, ne me coupe pas ! Je suis une boulette magique. Si tu ne me manges pas, je t'emmènerai au pays de tes souvenirs. Tu pourras retrouver ta grand-mère.

– Ma mémé ? » dit Monty.

Il craignit aussitôt d'avoir parlé trop fort. Bien sûr, on passe

aux artistes des choses un peu folles, on les encourage même parfois. Mais de là à les voir à tu et à toi avec une boulette...

Monty risqua un œil inquiet vers le quatuor. Apparemment, ceux-là demeuraient tout à leur partie. Néanmoins, il jugea plus sage d'opter pour le murmure :

« Que faut-il que je fasse ?

– Ferme les yeux, et moi, je m'occupe du reste. »

Mémé Cristo, la mère de son père, vivait seule dans une immense maison grise au bord d'un canal. Personne, en dehors de la famille et du voisinage de la vieille dame, n'aurait pu penser que la demeure était habitée. Dans le jardin, l'herbe était haute d'au moins douze printemps, et la propriétaire des lieux n'ouvrait jamais ses volets. Elle vaquait dans la pénombre au milieu d'une foule de choses rapportées de voyages innombrables.

Les jeudis de ses années d'école, Jacques – quand il était petit, Monty s'appelait Jacques – les passait chez Mémé Cristo. Il sonnait à sa porte, le matin, vers huit heures. Elle lui faisait faire ses devoirs. Après quoi, Jacques disposait de la suite de la journée pour se perdre dans un musée dont il était l'unique visiteur.

Parmi toutes les étrangetés qui peuplaient les étages, il avait une prédilection pour une collection de statuette de bois noir qui figuraient une chasse au lion.

« Ton grand-père les a ramenées des colonies », avait dit, une fois, sa grand-mère.

À ces mots, Jacques, qui allait alors sur ses huit ans, regretta comme jamais ne n'avoir pas connu ce grand-père, un militaire, péri en mer en mille neuf cent quarante entre Calais et l'Angleterre. Il aurait tant aimé en entendre davantage sur ces colonies où, de vos doigts d'enfant, naissent de pareilles merveilles.

Jacques, lui, des deux colonies où on l'avait expédié changer d'air contre sa volonté, n'avait ramené qu'un vide-poches et un cendrier maladroits en terre crue.

Un autre jeudi, dans la bibliothèque, Jacques tira à lui un registre qui dépassait d'une pile de livres. Il commença à en tourner les pages. Elles étaient pleines d'articles découpés, tous à la gloire de sa grand-mère.

Ainsi, fortuitement, l'enfant apprit que la vieille dame tranquille, qui somnolait dans le salon contigu, était une paléontologue de renommée mondiale. Spécialiste des fossiles andins, elle avait, après des années de fouilles dans la Cordillère, mis au jour l'os machucambos.

Entre les garnisons de son époux et ses propres chantiers lointains, Mémé Cristo avait passé le plus gros de sa vie dans un monde d'hommes, et pas forcément des plus tendres. Chez elle, les élans d'affection étaient comptés. Jacques se rappelait les quelques fois où, l'ayant installé sur ses genoux, elle lui avait caressé le crâne tout en l'appelant son *archaeopteryx*, son *baptornis*, son *hypsilophodon*...

Parmi tous ces noms d'oiseaux et d'autres bestioles préhistoriques dont elle le rebaptisait, Jacques avait une préférence pour « mon *Tyrannosaurus Rex* ». À la veille de la sortie de son premier disque, il exprima le désir d'en faire son pseudonyme. Au prix d'une légère adaptation orthographique, il arrivait à *Montyrannosaurus Rex*. Las! Eddie Barclay – encore lui! – coupa au plus court :

« Monty fera plus commercial. »

Comme nous avons tous ici déjà eu l'occasion de l'entendre, monsieur Barclay savait ce qu'il voulait, et tant qu'il pleuvait des succès, nul ne songeait à lui résister. Un jour, pourtant, Monty se laissa aller, au cours d'une réunion de travail, à regretter d'avoir traduit *Can I Get A Witness* par *Un verre*

de *whisky*. La prochaine fois qu'il signerait une adaptation, affirma-t-il, il s'attacherait à être plus fidèle aux paroles originales. Le grand patron ne frémit pas même de la moustache. Un assistant parla pour lui :

« Son seul souci, c'est qu'ça sonne ! »

Et ça sonna si bien que la monnaie aussi. Même si avec cette incitation swingante à la consommation d'une boisson alcoolique, même pas nationale, Monty s'attira les foudres du préposé à la culture de *L'Écho des vigneron*s, qui chroniqua le disque à la serpe : « Monty aime le rhythm and blues, mais il n'est pas interdit de se demander si la réciproque est vraie. »

Parvenu à cette évocation, Monty était loin des heures bénies chez sa grand-mère. La magie devenait amère. Il rouvrit les yeux.

Il piqua la deuxième boulette d'une fourchette déterminée. Mais la deuxième boulette n'en fut pas muette pour autant :

« S'il te plaît, ne me coupe pas ! Je suis une boulette magique. Si tu ne me manges pas, je te ramènerai au pays de tes souvenirs. Tu retrouveras tes copains. »

Ses copains... Ce n'était pas que Monty tînt tellement à les revoir, mais il allait fermer les yeux quand même. Seulement, avant, il s'octroierait une solide portion de légumes. Et sans se poser de question ! Parce que les légumes, tout le monde sait ça, vivent comme des légumes...

Ses copains, la raille de la rue du Moulin, Jacques les avait regardés s'éloigner à regret. Avec eux, il avait traversé une enfance sur des petits chemins de terre, des lisières de champs et des bords de rivière. À couper les ailes des mouches et les queues des lézards. À faire fumer des grenouilles. À mettre le feu à des feuilles sèches à l'aide d'un rayon de soleil prisonnier d'une loupe d'écolier. Mais quand ils en furent, à treize-quatorze ans, à compter leurs boutons en regardant les filles

danser entre elles au bal du 14-Juillet parce qu'aucun de ces pauvres couillons, qui leur pendaient pourtant aux nattes depuis la maternelle, n'osait les inviter, Jacques suggéra qu'il serait peut-être temps de grandir un peu tous ensemble. Sa déception fut grande. Et définitive. Il découvrit Ray Charles, eux pensèrent à de Gaulle. Il s'émerveilla devant un Utrillo, eux singèrent Albert Raisner, ses deux acolytes et leurs trois harmonicas. Il s'enthousiasma pour Jacques Demy, eux relurent Guy des Cars (en cachette !). Il rêva de rejoindre une communauté d'artistes de Laurel Canyon, eux trouvèrent Françoise Hardy très jolie. Il dévora Jack Kerouac, eux firent des cris de corbeaux. Il fredonna Schumann, eux crièrent « Mortimer ! » – leurs cerveaux épais pour une fois bizarrement illuminés d'une prémonition sur laquelle je reviendrai.

Ses copains... Jacques les vit de loin, qui faisaient le dos rond sur un banc sous la nuit. Il allait crier leurs prénoms : Gérard, Jean-Claude, Guy. Ils furent trop rapides pour lui. Le reconnurent tout de suite.

« Hé ! les gars, si c'est pas Cristo !

– Bien quinze ans qu'on l'a pas vu par chez nous. L'a bien dû chevaucher toutes les mers du monde.

– Pour sûr ! Eh, dis, tu crois qu'il est monté en haut du mât pour se rendre compte si la Terre est ronde ? »

Ses copains... Ils n'avaient pas changé. Lui, si. Monty rouvrit les yeux.

La troisième boulette, il préféra s'adresser à elle sans attendre : « Je suppose que tu es une boulette magique et que si j'accepte de ne pas te manger, tu me re-ramèneras au pays de mes souvenirs... »

– En effet, je suis tout aussi magique que mes demi-sœurs¹,

1. Poulet, poisson, agneau: aucune boulette n'était du même père.

rétorqua la boulette. Je vais te re-ramener, comme tu l'as dit de fort laide façon, au pays de tes souvenirs, mais je vais aussi te laisser me manger, car je ne voudrais pas que tu te lèves de table avec la faim, comme ton père le jour où tu as invité tes parents chez un pionnier de la nouvelle cuisine. »

Monty y avait laissé un de ses premiers cachets. Son père avait affirmé que ça en valait la peine, surtout que... Quels mots avait-il distillés, déjà? Ah! oui:

« Merci, mon Jacques. Grâce à toi, j'ai enfin pu profiter du décor de mon assiette. En outre, celui-ci était visiblement inspiré de Magritte, dont tu n'ignores pas qu'il est mon peintre favori.

– C'est vrai que les portions étaient congrues, s'excusa Jacques. Pour me faire pardonner, à la saison des coquillages, je vous inviterai chez Charlot.

– Mais qu'est-ce que tu vas chercher? avait dit le père. Cette soirée-là, tu en as ma parole, va nous faire bien du profit. Je suis certain que dans dix ans, ta mère et moi, nous en rirons encore. Et le rire, crois-moi, c'est le secret des couples qui durent. »

Et son père partit d'un grand éclat de rire. Et sa mère, après avoir placé, pour les convenances, un « Charles, quel enfant tu fais! », ne refusa pas plus longtemps d'imiter son mari. Et Jacques allait rire avec eux quand une autre idée s'empara de son esprit:

« Tiens! c'est bizarre, pour revivre ce souvenir-là, je n'ai pas eu besoin de fermer les yeux. »

S'étant dit cela, il se réveilla.

Il lui fallut quelques secondes avant de réaliser qu'il était à Paris, avenue d'Italie, dans une chambre de l'Amiral Hôtel. Sa montre marquait deux heures vingt de la nuit du quatorze juillet 2009. Plus haut que les bruits de pétards, de voitures et

de conversations, un rire à ne jamais s'éteindre ricochait sur la façade ocre de l'immeuble d'en face.

Monty avait la bouche sèche. Il se leva pour un verre d'eau. Il s'en voulait un peu d'être dans cet état. Il le savait pourtant, depuis toutes ces années, qu'il ne supportait pas la cuisine exotique. Mais le moyen de dire non à un ami !

Au contraire de certains de ses collègues, Monty ne courait pas les émissions nostalgiques, mais si on l'appelait pour évoquer ses années soixante et en pousser une petite, genre *Tchick Tchang, J'ai traversé l'enfer* ou *L'automate*, il ne se faisait pas prier. C'était l'occasion de monter à Paris, de revoir des copains de ce temps...

La veille, justement, Hadi Kalafate et lui s'étaient retrouvés sur le même plateau de télévision. Et une fois l'enregistrement terminé, le drôle de bassiste avait proposé à Monty :

« Si tu n'as rien de prévu, viens à la maison, je te promets un couscous du tonnerre. »

L'eau avait apaisé le feu de son palais. Monty se recoucha. Passait alors sous sa fenêtre un groupe de filles de retour du bal du quartier. Monty les entendit qui chantaient *ad lib*, joyeuses, mais sans brailler :

*Je viens chercher mes rêves, tous mes rêves
Mes rêves d'enfant
Je viens chercher mes rêves, tous mes rêves
Mes rêves d'enfant...*

« Tiens, pensa-t-il, ce soir, l'orchestre avait de la mémoire. »
Et il se rendormit.
Heureux.

VII

Plantec voulait sortir en griller une. Bertrand avait dans l'idée de ranger ses affaires avant de se coucher. Les autres n'énoncèrent pas de projet particulier. Ils s'apprêtaient à souhaiter la bonne nuit une dernière fois.

C'est alors que Michael s'éclaircit la gorge comme on fait pour ouvrir la bouche à des mots longtemps retenus.

« Excusez-moi », dit-il.

Et comme il l'avait dit en français, la surprise, plus ou moins grande, traversa l'assistance.

« Voilà, continua Michael, je crois qu'il est temps pour moi de vous faire un aveu. Certains d'entre vous s'en doutaient peut-être... Eh bien, oui, je parle votre langue. Au début, j'ai choisi de vous cacher ce détail. Vous avez le droit de me le reprocher, mais je voulais savoir à qui j'avais affaire. D'autant que Caroline m'avait mis au courant de vos vies professionnelles un peu... compliquées. Honnêtement, vous m'avez très vite rassuré, et j'ai voulu vous dire la vérité. Mais plus le temps passait, plus c'était difficile. J'ai failli me trahir plusieurs fois en votre présence. Il m'est arrivé, en vous écoutant, de laisser échapper un sourire, et si l'un ou l'autre d'entre vous m'a surpris dans ces moments-là, il a pu se douter de quelque chose. Ce que je tenais à vous dire, en tout cas, c'est que tout au long de cette semaine, j'ai apprécié à leur juste valeur votre travail et votre... comment dites-vous déjà? Ah! oui... votre

bon esprit. Sans oublier les veillées récréatives auxquelles j'ai assisté. D'ailleurs, pour vous remercier et pour me faire pardonner, ce verbe est sans doute excessif mais il ne m'en vient pas d'autre, j'aimerais à mon tour vous raconter une légende.

– La vache! lâcha François, la dernière fois que j'ai entendu un Anglais manier le français aussi bien que toi, c'était une Anglaise, jolie comme une Anglaise quand elles sont jolies, et qui chantait des jours anciens.

– Tu fais allusion à Mary Hopkin? dit Michael.

– C'est ça.

– Elle était Galloise, à vrai dire, mais ça tombe bien que tu en parles, car elle n'est pas tout à fait étrangère à ce qui va suivre. »

La légende des Beatles, telle que la dit Michael

On ne sait pas quel jour précis de mille neuf cent soixante et un Raymond T., un jeune docker à l'affût des nouveautés du disque, formula la requête qui allait changer la face du rock. Ce qui est sûr, c'est que c'était un vendredi. Chaque veille de week-end, en effet, Springroll Records, sur Whitechapel, à Liverpool, fermait à cinq heures. Et ce client-là s'était jeté au tout dernier moment sur le comptoir derrière lequel Shiny Upstairs complétait un bordereau de commande. Le jeune directeur, et accessoirement fils du propriétaire des lieux, se demandait s'il ne serait pas judicieux de faire rentrer une nouvelle fois quelques exemplaires de *(How Much Is) That Doggie in the Window?*, par Lita Roza, quand Raymond l'apostropha :

« 'soir, Sir ! Z'avez *My Pony* par les Beatles ? »

Un peu déstabilisé par le ton... comment dire ? le ton... populaire (car l'on ne saurait qualifier un client, fût-il de l'extraction la plus basse, de vulgaire), Shiny réfléchit tout haut :

« Voyons, voyons... Une histoire de poney chantée par les Scarabées... Vous trouverez certainement ça au rayon enfants. – Est-ce que j'ai une tête à chercher un disque pour ma petite-nièce ? rugit Raymond. Je te parle d'un groupe de Liverpool, qui a enregistré en Allemagne. Alors, écoute, mon pote, je glisse sur l'offense et te laisse une chance. Je repasse dans dix jours et, d'ici là, t'as intérêt à te renseigner. Sinon, l'acajou qui te sert à poser tes dix doigts pour mieux te tourner les pouces, j'en fais de la sciure si fine que le Chinetoque d'à côté pourra la fourrer dans ses nems, les clients n'y verront que du feu. Compris ? »

Shiny, blanc comme un œuf de poule nourrie à la farine, aurait bien crié « Sécurité ! Sécurité ! », mais personne ne serait accouru, car nous n'avions pas atteint cette époque où les fiers portefaix, jetés au chômage, se résignent à endosser l'uniforme de vigile. Alors, il assura qu'il allait mener son enquête.

Il devait, pour commencer, en savoir davantage sur ces fameux groupes dont on parlait en ville. Pour Shiny, la musique était classique. Il était familier des barnums symphoniques, des quatuors à cordes, du piano à quatre mains... En professionnel consciencieux, il n'ignorait pas que le jazz avait ses orchestres. Il s'était même fait violence pour faire venir d'Amérique des disques de cet Elvis Presley dont des marins marchands avaient rapporté les premiers exemplaires. Et même, un samedi pas si lointain, les Shadows avaient joué au rez-de-chaussée de son magasin. Mais que des loulous liverpuldien osent chanter, malgré leur affreux accent, dépassait son entendement.

Un peu après cinq heures, à l'arrière de la voiture qui le

ramenait chez lui comme tous les soirs, Shiny se dit que si quelqu'un de son entourage pouvait avoir eu vent d'un tel phénomène, c'était bien Peter, le chauffeur de la famille. Il hésita un instant avant de le questionner, tant on lui avait répété, dès son plus jeune âge, que l'on ne saurait soumettre un problème personnel à un domestique. Shiny osa cependant transgresser cette loi, et il ne le regretta pas. Peter se lança dans un discours fort instructif d'où il ressortit que depuis qu'un certain Rory Storm et ses Hurricanes avaient fait le voyage à Hambourg, tout ce qui, des deux côtés de la Mersey, savait assez de Gene Vincent, de Jerry Lee Lewis et de Little Richard pour faire danser et vendre de la bière jusqu'au bout de la nuit, brûlait d'aller distraire les soldats, et les filles qui vont avec, dans les clubs des rues chaudes du grand port d'Allemagne.

« Les Beetles, monsieur ? Oui, maintenant que vous le dites, je crois bien qu'ils font partie du lot. Personnellement, je ne les ai jamais entendus. Le mieux serait peut-être d'aller se renseigner au Cavern Club. Si vous voulez, lundi midi, je vous y conduis. Il y a toujours un concert, à cette heure-là, pour les employés de bureau et les ouvriers du quartier, qui aiment déguster leurs sandwichs en musique. »

*

« Quelle odeur terrible ! gémit Shiny.

– Ce sont les bananes qui mûrissent, monsieur, s'excusa presque Peter. Mathew Street est célèbre pour ça. Les entrepôts que vous voyez appartiennent tous à des grossistes en fruits.

– Et ce bruit épouvantable ! Je me demande si j'ai bien fait de venir.

– Permettez-moi de ne pas partager votre avis, monsieur, s’enhardit Peter. Mais c’est là un exemple du rock de notre ville. Je peux même vous dire qu’il s’agit des Big Three, de vrais piliers du Cavern. Leur son, influencé par le rhytm and blues, se reconnaît entre mille.

– Si vous le dites, Peter, si vous le dites... Enfin, je m’en remets à vous.

– C’est trop d’honneur, monsieur. Cela dit, vous avez raison, il vaut sans doute mieux que je me charge de la suite des opérations. Je me propose de descendre voir si quelqu’un sait quelque chose au sujet de vos Beatles. Vous, il est préférable que vous restiez dans la voiture. Votre tenue pourrait vous valoir quelques moqueries, voire un mauvais coup.

– Et qu’a-t-elle donc ma tenue, je vous prie? Je la trouve, quant à moi, tout à fait correcte.

– Un peu trop correcte, si vous voulez mon avis.

– Et si j’enlevais ma cravate? Je pourrais alors vous accompagner.

– Ça ne suffirait pas, monsieur, croyez-moi. À notre prochaine visite, s’il y en a une, je vous donnerai, à la condition que vous m’y autorisiez, quelques conseils vestimentaires.»

Peter planta là son patron et s’engagea dans la descente des dix-huit marches mythiques.

Au bout de quelque temps, fatigué d’attendre, Shiny sortit de la voiture. Il se dégourdit les jambes avant de revenir sur ses pas pour s’asseoir à moitié sur le capot.

Deux garçons hilares sortirent du club. Ils allaient filer vers l’arrêt de bus le plus proche quand le plus grand des deux repéra l’intrus, aussi visible dans le coin qu’une erreur dans un jeu des sept différences à l’usage d’un enfant de quatre ans.

« Hé! Paul! Viens voir par là, le prince Charles est en visite.

Bonsoir, Son Altesse ! Laissez-moi deviner... Vous rentriez chez votre maman et vous n'avez pas trouvé la route du palais.
– Arrête, John ! On a mieux à faire que d'effrayer ce pauvre bourgeois. Faut qu'on aille répéter, là. »

Répéter ? Shiny se trouvait donc en présence de deux musiciens du cru. L'occasion était inespérée. Il devait tenter sa chance :

« Excusez-moi, vous ne seriez pas les Beatles, par hasard ?

– Et qui t'es, toi, pour me traiter d'insecte ? » grogna John.

Shiny, douché, allait ouvrir sa portière pour se réfugier dans la voiture. Mais Paul arrêta son geste.

« Ne faites pas attention aux manières un peu brutales de mon ami, monsieur. Accordez-moi le temps de lui dire deux mots, et je suis à vous. »

Ayant entraîné John un peu à l'écart, Paul lui souffla :

« Tu sais qui c'est, ce type, John ? C'est Shiny Upstairs, le manitou de Springroll. C'est notre chance, mec ! Il veut qu'on soit les Beatles ? On est les Beatles ! C'est pas plus difficile que ça.

– Mais Paul, les Beatles, ils existent, et pas qu'un peu ! Paraît même qu'à Hambourg, ils ont fait un disque.

– C'est vrai, mais je sais quelque chose que tu ignores : ces gars-là se sont séparés et ne sont pas près de se reformer. Ils ont déjà tous rejoint ou monté d'autres groupes.

– Ouais... mais les Beatles, franchement, c'est ridicule comme nom...

– Arrête ! La semaine dernière, on s'appelait les Moonglows, et il y a quinze jours on était les Rainbows. Alors, les Beatles, pourquoi pas ? C'est notre chance, je te dis. Laisse-moi faire... Monsieur ! Meeeu... sieu, vous avez mis dans le mille. C'est bien nous le groupe que vous cherchez. Seulement ce n'est pas B-E-E-tles, mais B-E-A-Tles. Vous saisissez la nuance, je présume ?

- Eh bien, à vrai dire... hésita Shiny.
- Aucune importance, rebondit Paul, je vous expliquerai une autre fois. Dites-nous plutôt pourquoi vous teniez tant à nous rencontrer.
- Vous avez bien joué à Hambourg, comme Rory Storm ?
- Absolument, dit Paul. Et plutôt deux fois qu'une !
- Faites excuse, dit John. C'est à mon tour, monsieur, de vous demander de bien vouloir m'autoriser à échanger quelques mots en privé avec mon associé.
- Je vous en prie », dit Shiny.

Et il se chercha une contenance, tandis que six pas plus loin, John mitraillait à Paul :

« Mais qu'est-ce que tu racontes avec tes concerts à Hambourg ? La seule fois où on a mis les pieds sur le continent, c'est pour aller à Cabourg, en voyage scolaire avec cette prof de français qui tenait absolument à nous montrer l'hôtel où avait villégiaturé cette fiotte de Proust.

– Hambourg et Cabourg sont deux noms qui vont très bien ensemble, tu en conviendras... Alors, John, je te le dis une dernière fois : laisse-moi faire. »

John capitula. Paul revint vers Shiny :

« Donc, c'est Hambourg qui vous intéresse...

– C'est cela. Et, plus précisément, le disque que vous y avez enregistré. *My Pony*, je crois.

– *My Bonnie*, vous savez, cette chanson du folklore... Mais nous l'avons arrangée à notre sauce énervée, rassurez-vous. »
Shiny, pour être rassuré, n'avait besoin d'entendre qu'une chose :

« Est-ce que, par chance, vous sauriez à qui je dois m'adresser pour obtenir ce disque afin de satisfaire un client irascible ?

– Il y a un problème, là, monsieur, dit Paul. Le disque est malheureusement épuisé. C'était un tout petit tirage, vous

savez, produit par le propriétaire d'un des clubs où nous sommes passés. La seule solution, ce serait de faire un nouvel enregistrement. Mais il faudrait louer un studio, bien sûr.

– C'est un domaine que je ne connais pas, dit Shiny. Mais je vous promets de me renseigner. Que penseriez-vous de nous retrouver à mon bureau, disons mercredi, à onze heures ? D'ici là, j'aurai eu le temps de prendre quelques contacts.

– C'est noté, m'sieur, dit Paul.

– C'est bien pour vous rendre service », concéda John.

Mais le coin de la rue n'avait pas tout à fait avalé le cul de la berline de la maison Upstairs, que Paul et lui se disloquaient dans une gigue non homologuée.

Le mercredi, Shiny avait de bonnes nouvelles pour les garçons. Il avait trouvé un studio à Londres. Et non seulement ils pourraient enregistrer, mais en plus, un producteur serait là pour les écouter, et, qui sait, leur offrir un contrat. Shiny était tout emporté par l'enthousiasme du néophyte. Paul le coupa dans son élan :

« Il y a un problème, là, monsieur. Nous n'avons pas de batteur.

– Un batteur ! Un batteur ! Ce ne sont pourtant pas les batteurs qui manquent...

– Certainement, monsieur, certainement. Mais les batteurs de jazz ne veulent pas se commettre avec les pingouins de notre sorte et, de toute façon ils sont trop vieux pour nous. Et les batteurs de rock, eux, ne peuvent pas trimballer leur matériel, vu qu'ils sont trop jeunes pour que leur paternel leur prête sa bagnole.

– Cela dit, fit John sur le ton du type sous le coup d'une idée soudaine, on connaît un batteur, Paul et moi.

– Super ! dit Shiny. Qu'est-ce qu'on attend pour l'appeler ?

– Il y a un problème, là, monsieur, dit Paul. Richard... Richard, c'est le nom de ce batteur, est coincé en France.

– Allons bon, dit Shiny.

– Oui, dit John. Il est parti là-bas pour accompagner Gene Vincent. Gene est tombé malade, la fin de la tournée a été annulée, et l'organisateur est parti sans laisser d'adresse. Les autres musiciens, des Français, ont pu se débrouiller pour rentrer chez eux, mais le pauvre Richard est bloqué dans un bled du Sud. Il paraît qu'il fait des petits boulots. Mais il faudra du temps avant qu'il gagne de quoi se payer le billet retour, et je crains que votre mélomane mauvais coucheur ne perde patience d'ici là. »

John n'avait pas fini de parler, que la religion de Shiny était faite :

« Que diriez-vous d'aller chercher votre ami et de le ramener avec vous ? Je prends tous les frais à ma charge, bien entendu.

– Il y a un problème, là, monsieur, dit Paul.

– Encore ! fit Shiny. Vous êtes certains de vouloir conserver le nom de Beatles ? Vous pourriez peut-être vous appeler les Problems.

– Prenez-le comme vous voulez, dit Paul. On peut en rester là si vous le décidez, mais nous ne partirons pas sans George.

– Et qui donc est George ?

– George, c'est notre soliste.

– Et s'il y en a un qui peut décider Richard à rejoindre le groupe, c'est bien lui, affirma John. »

L'argument était imparable. Shiny fit venir sa secrétaire, une longue fille brune, coiffée comme un garçon qui aurait eu la frange au ras des sourcils et des cheveux jusqu'à la moitié des oreilles :

« Miss Black, veuillez prendre cent cinquante livres dans le coffre et les remettre à ces jeunes gens. »

La somme était d'importance mais Miss Black ne cilla pas. En attendant qu'elle revienne avec la monnaie, Shiny reprit la parole :

« Une dernière chose, mes amis. Lorsque vous serez en studio, car je ne doute pas un seul instant de l'issue de votre expédition, j'aimerais que vous enregistriez aussi *Till There Was You*.

– Ah ça ! jamais ! s'emporta John. Je ne graverai pas cette daube.

– Il se trouve que cette daube, comme vous dites, est la chanson préférée de ma mère. Je pense m'être, jusqu'ici, montré très conciliant avec vous deux. Alors soit vous acceptez d'interpréter cette ballade, soit notre accord tombe à l'eau. »

À cette menace, Paul affronta son ami comme il n'avait jamais osé le faire. Il ne demanda pas à sortir un instant de plus pour parlementer avec John. Il lui dit, avec les yeux, ce qu'il avait sur le cœur :

« Maintenant, ça suffit ! Ce disque, on ne le fera peut-être pas ou peut-être qu'on aura la chance de le faire. En attendant, on peut aller en France aux frais de la princesse et rapatrier Richard. Alors, arrête ton cirque et dis merci au monsieur. »

John reçut cinq sur cinq ces paroles muettes. Il dit « Merci monsieur » à un Shiny agréablement surpris.

Le train pour Douvres passait au large de la centrale électrique de Battersea, majestueuse comme un navire de pierre, quand George dit :

« C'est bien beau tout ça, les copains, mais mon anniversaire ne tombe que la semaine prochaine et, en attendant, je n'ai pas dix-huit ans.

– T'en fais pas, dit Paul. Une fois à Douvres, on se postera un peu avant le port, et on demandera à un routier de te planquer au milieu de son chargement. »

Ils firent comme Paul avait dit, et George passa la douane sans encombres, car nous ne vivions pas encore à cette époque où la police et ses chiens traquent les enfants bruns qui poursuivent leur rêve.

Le camionneur leur proposa même de les avancer jusqu'à Paris. De là, ils pourraient prendre un train pour le Midi.

Le voyage ne laissa guère de souvenirs aux trois amis, en dehors d'une rencontre qu'ils firent sur le ferry. Vers la moitié de la traversée, alors qu'ils étaient sur le pont à tenter de connaître le nombre exact des mouettes qui suivaient le navire, une religieuse se pointa, entourée d'un groupe d'écoliers. Maintenant sa cornette d'une main, elle entreprit de leur montrer de l'autre les blanches falaises de Douvres, que bientôt on ne verrait plus. Tandis qu'elle se démenait, un garçonnet s'éloigna du groupe pour se diriger vers les trois Anglais. Il était plus petit que les autres et marchait comme un boxeur en faisant un drôle de mouvement des épaules. Avec l'instinct de ceux qui, dès leur plus jeune âge, savent qui est le chef, il s'adressa à tous mais en regardant John :

« Vous êtes musiciens, les gars ? C'est parce que j'ai vu vos guitares que je vous demande ça... Vous faites du rock, pas vrai ? Vous connaissez Johnny ? Moi, je l'ai vu à l'Alhambra. Quand je serai grand, moi, je serai Président, et Johnny, ce sera mon ami... Excusez-moi, faut que je vous laisse, on m'appelle pour le goûter.

– Quel étrange petit nain ! » commenta George, qui, malgré son jeune âge, savait reconnaître un pléonasme lorsqu'il en croisait un.

À Hyères, où le périple français de Gene Vincent et de ses musiciens s'était interrompu, John, Paul et George se rensei-

gnèrent dans un magasin de disques qui exposait Fats Domino et Carl Perkins dans sa vitrine. Le vendeur raconta aux garçons ce qu'ils savaient déjà, avant de leur expliquer où ils trouveraient Richard.

Le batteur avait été recueilli par des fans venus d'un village voisin, La Crau. Richard logeait dans un local que ses nouveaux amis avaient aménagé en club. Ils s'y réunissaient pour écouter des disques et, quand l'occasion se présentait, ils invitaient l'un de ces innombrables groupes qui, dans les brisées des Shadows ou des Chaussettes Noires, s'appliquaient à reproduire, note pour note, *Apache* ou *Tu parles trop*. L'endroit, à la poupe d'une impasse sinueuse, s'appelait *La Grotte*. Le disquaire y était bien allé une ou deux fois, mais, à la remorque de copains, il n'avait pas relevé le nom de la rue. Il se rappelait néanmoins qu'une épicerie faisait l'angle. Pareil viatique ne serait guère utile aux pèlerins des mégapoles, mais pour se repérer dans une paroisse de pas même deux fois 1 275 âmes, c'était largement suffisant.

Le receveur du car Hyères-Toulon, qui leur vendit trois tickets dentelés, savait un peu d'anglais. Il dit qu'il leur crierait à quel arrêt descendre, à l'entrée de La Crau. De là, John, Paul et George pourraient mener à bien une exploration rapide du village. Le mieux étant, de l'avis du bonhomme, de parcourir l'une après l'autre les quatre avenues qui, vues du sommet de la Colette que le car venait de franchir, formaient comme une croix.

Ils descendirent donc à l'arrêt « Beauséjour », au bord d'un groupe d'immeubles bas. À genoux sur la dalle de granit de la première entrée, un garçon maigre, aux cheveux réfractaires, parlait, penché sur des soldats de plomb. Il leur tenait à peu près ce langage :

« Les gars, promettez-moi de ne jamais tirer sur des travailleurs en grève, sinon je ne joue plus avec vous... »

Il fut stoppé dans sa harangue par une voix tombant d'une fenêtre :

« Serge, rentre ! On va manger. »

Comme midi venait de sonner, les trois Anglais déambulèrent dans un village désert. D'abord, ils marchèrent, sans succès, jusqu'à la gare. Pour trouver une épicerie qui fasse un angle, ils durent revenir sur leurs pas et continuer tout droit dans l'avenue de la Libération.

« *Riou dez Esquioudié* », lut Paul avec un accent si terrible, qu'un vieux, qui fermait ses volets pour la sieste, en fit la grimace.

« *Oh ! vautres ! Cercatz l'Englés ? Resta davau, dins lo darnier ostau¹.* »

Le renseignement était précieux, sans doute, mais difficilement exploitable.

« C'est dans des moments comme celui-là que je regrette de ne pas avoir écouté davantage notre adorable professeur de français, dit John

– Dans ce cas précis, et si ça peut te consoler, dit George, de loin le meilleur élève des trois, ça n'aurait pas servi à grand-chose. Notre homme, je crois, a fait comme les Gallois ou les Écossais quand on les dérange, il nous a servi un échantillon du gaélique local. Cela dit, il ne m'a pas semblé particulièrement hostile.

– Absolument d'accord avec toi, renchérit Paul. Il ne nous a pas montré le poing, son geste de la main indiquait plutôt cette direction. »

1. « Oh ! vous autres ! Vous cherchez l'Anglais ? Il habite en bas, dans la dernière maison. »

Ils la suivirent donc.

La rue des Escudiers s'élargit en placette avant de devenir, passé une fontaine, une pente de terre aux cailloux facétieux. John, Paul et George laissèrent derrière eux un figuier échelonné, au moins centenaire et demi, qui faisait une couverture à des clapiers pleins de lapines grosses.

Ils s'engagèrent dans un passage étroit entre deux hautes façades de pierre nue.

« Je me demande si le soleil vient jamais par ici, dit George.

– Tu devrais noter ça, conseilla John. Ça peut faire un départ de chanson. »

Dans le gros bois de la dernière porte, une plaquette de balsa était clouée; ornée des mots *La Grotte* par un as de la pyrogravure.

Paul frappa à gros poing.

« Salut les gars », dit Richard, à peu près aussi ému que s'il venait de leur ouvrir la porte de chez lui, là-haut, à Liverpool.

Les trois le suivirent dans une pièce basse, sans fenêtre, et plutôt fraîche.

« Mais c'est une cave, dit John.

– Mieux que ça, promit Richard. Laisse à tes yeux le temps de s'habituer, et tu verras qu'au fond il n'y a pas de cloison, mais une vraie grotte. En fait, toutes les maisons du coin sont bâties dans l'ancien lit d'une rivière. Tout à l'heure, on montera à l'étage, et je vous montrerai. En attendant, puisque vous avez eu la bonne idée d'apporter vos guitares, si on jouait un peu ? Histoire de voir si je suis toujours dans le tempo.

– Nous y comptons bien, dit John, vu que, autant te le dire sans attendre plus longtemps, tu fais désormais officiellement partie des Beatles.

– Ah ! bon, dit Richard, vous avez piqué le nom d'un groupe qui existe déjà ?

– Ils se sont séparés, et notre nom s’écrit à une lettre près... Mais, c’est une longue histoire. Si tu veux bien, nous la gardons pour le voyage retour. »

Ils s’échauffèrent sur *Roll Over Beethoven*, puis s’attaquèrent à *My Bonnie*. Il leur fallut bien du labeur avant de survitaminer comme il fallait cette rengaine pour feu de camp. Et tout le temps qu’ils s’escrimèrent, ils n’eurent pour seule compagnie, accrochée derrière un bar sommaire, que l’affiche d’un artiste de la maison Festival. Un certain Jean-Paul Mauric, en gros plan bien coiffé.

« *Hey!* fit remarquer John, pendant une pause, ce gars s’appelle John-Paul, comme Paul et moi... C’est marrant comme coïncidence. Tu le connais ? »

La question s’adressait à Richard. Celui-ci dit que non, il n’avait jamais rencontré le chanteur en personne, mais il avait écouté ses disques. Tous les garçons et les filles qui fréquentaient La Grotte adoraient cet enfant du pays.

« Faut les comprendre, dit Richard. Il y a cinq ou six ans à peine, le copain courait avec eux par les collines, et maintenant il chante ses chansons à la télévision. Plutôt pas mal d’ailleurs. Trop sage pour vous comme pour moi, bien sûr... Comment vous donner une idée ? C’est un peu comme si Cliff Richard acceptait de mettre à son répertoire une blquette genre *Till There Was You*.

– Justement, puisque tu en parles, dit George, est-ce que tu aurais quelque chose contre le fait de...

– On verra peut-être ça plus tard...

– Paul a raison, dit John. Pour l’heure, il y a plus urgent. Il faut trouver un pseudonyme à notre batteur puisqu’il est le dernier à intégrer le groupe. C’est la tradition !

– La tradition ? se rebiffa Richard. Qu’est-ce que c’est que

cette foutue tradition dont personne, à par toi, n'a entendu parler ?

– C'est normal, c'est la mienne, et elle est apparue pile au moment où j'ai vu ça. »

John désignait du doigt des cercles de métal entassés dans un coin.

« Ben quoi, les gars, vous le constatez comme moi : il y a des anneaux dans sa turne, donc nous l'appellerons Ringo.

– John, Paul, George et Ringo. Faut reconnaître que ça sonne bien, dit Paul.

– Vous pouvez aussi noter, en passant, que je viens d'inventer l'humour franglais », dit John qui ne se mouchait pas avec le dos de la cuillère.

Deux jours plus tard, Paul se réveilla vers les sept heures. Il monta à l'étage voir si Ringo était levé.

Paul trouva le batteur sur le balcon, qui regardait vers le bout du jardin de la maison d'en face. Sous un néflier, un vieil homme, assis, chantait doucement. Les mots naissaient et puis mouraient, et revenaient comme une plainte.

« Il est là tous les matins, chuchota Ringo. Ce qu'il chante, c'est du piémontais. Regarde bien, sa chanson est finie. Il va se lever pour rentrer. »

Le vieillard avait les reins brisés. Il saisit une canne pour chaque main et se dressa avec difficulté. Une chatte accourut. Elle se plaça devant lui. Le vieux donna un ordre doux. La chatte, alors, se mit en route, allant à pattes lentes.

« Son maître est presque aveugle, dit Ringo, mais il devine l'ombre blanche devant lui, et la suit. Chaque fois que je les vois tous les deux, je repense à une scène que j'ai vécue à Londres, quand je tournais avec Rory. J'avais une chambre dans les combles d'un hôtel de Kensington. La fenêtre, minus-

cule, donnait sur le toit d'un immeuble. Un matin, il devait être six heures, j'ai vu une femme, très vieille, en chemise de nuit, ses longs cheveux gris dénoués. Elle a traversé la terrasse pour s'arrêter, tout au bord. J'ai eu peur. Mais elle n'a pas baissé la tête. Non, elle regardait au loin. Elle attendait le lever du jour. Au premier rayon de soleil, elle a fait le chemin à l'envers avant de disparaître.

– Tous ces gens solitaires, dit Paul, qui sait si quelqu'un les aime ? »

Alors, Ringo, voyant toujours le vieux et pensant à la vieille, dit :

« Paul, Lily Pool me manque tellement... »

Quand un gars commence comme ça à appeler sa ville natale par un petit nom d'amour, il est temps de rentrer.

Paul descendit réveiller les deux autres.

Quarante-huit heures plus tard, quatre garçons et trois guitares retrouvaient Liverpool.

La batterie, à la traîne de quelques jours, suivait l'une de ces routes mystérieuses, semées de quais de transit et de voies de garage, que fréquentent les bagages non accompagnés.

Épilogue

Michael avait compté large. À neuf heures, les lits, les tables de chevet étaient pliés, descendus, prêts à être chargés, et tout ce qui traînait encore, de-ci de-là, avec.

En attendant l'arrivée de Liam, François proposa, pour passer le temps, de lire à haute voix un poème qui lui était venu pendant la nuit.

Michael, Victor, Robert, Plantec et Bertrand échangèrent des coups d'œil navrés. Car l'on doit toujours craindre, après cette sorte d'annonce, une averse de vers de mirliton. Le titre, *Hommage aux sept Beatles*, les rassura un peu. Et la suite, complètement.

*Près d'un marais
Paissent seize ânes
Sous l'œil de la femme de sable.
Passe un steward, la tête basse...
Passe un cogneur piteux
Qui crie un nom.
Toutes les bêtes braient: «Présent!»
Pas de bague? Oh! non,
Mais ça ne saurait tarder.*

Michael réagit le premier:
«C'est une composition à tiroirs, je présume.

– Bien vu, dit François. Je vous la laisse, et qui sait, peut-être que vous aurez l'occasion, un jour ou l'autre, de me rapporter les clés.»

Le bruit de la camionnette couvrit celui des voix. Mais, en substance, chacun assurait que c'était une chouette perspective que celle de se revoir.

Liam proposa de déposer tout le monde à l'arrêt de bus le plus proche. Victor monta devant. Plantec, Robert et François se serrèrent à l'arrière.

Bertrand voulait voir la mer du haut de la colline. Il dit qu'il préférerait marcher.

Il n'avait pas parcouru trois cents mètres qu'il entendit un cri de rage. Michael, derrière la maison, venait de faire une découverte contrariante :

« Quel est le stupide idiot qui a pu oublier cette chaise ? Rouge comme elle est, on la voit comme un nez de clown sur une tranche de brie ! »

Passé la crête, le chemin se perdait dans les herbes. Mais Bertrand ne s'en faisait pas. Il marchait. Le sourire, sur son visage, montait comme le soleil.

Des versions embryonnaires des légendes de Patricia Carli, de Frank Alamo, de Jean-Jacques Debout, des Surfs et de Monty ont été lues dans le cadre de l'émission *Electric Rendez-vous* sur Radio Dragon (Draguignan, Var) en 1985.

Ce que Bertrand (avec l'aide de Victor) dit de Johnny Hallyday a été, à quelques retouches près, publié en 2000, chez Deleatur, sous le titre *On se fait à l'idée et c'est Moi qu'on assassine*.

Les pages dont Joseph Pezzillo est le héros s'inspirent d'un article paru dans *La Crau - entre ville et village* (numéro de juillet-août 2009), que le lecteur, soucieux de lire des faits avérés, relatifs à la vie et à la carrière de ce coureur cycliste, consultera avec profit.

BONUS

BANDE-SON

Les légendes

On trouvera ici les titres ponctuant les légendes, avec les noms de leurs auteurs, compositeurs et adaptateurs, ainsi que les références des 45-tours originaux sur lesquels ils figurent.

La légende de Patricia Carli

Demain tu te maries (Arrête, arrête ne me touche pas), P. Carli, Bel Air 211105.

Je suis à toi, P. Carli / Nisa, Bel Air 211145.

La légende de Frank Alamo

File, file, file, Vline Buggy / Sonny Curtis, Barclay 70549.

Ma mère, V. Buggy / Del Shannon, Barclay 70624.

Allô Maillot 38-37, Michel Jourdan / Phil Springer / Buddy Kaye, Barclay 70660.

Le chef de la bande, Georges Aber / George "Shadow" Morton / Jeff Barry / Elie Greenwich, Riviera 231 044.

La légende de Jean-Jacques Debout...

Les cloches d'Écosse, J.-J. Debout / Roger Dumas, Vogue 8356.

Préviens les amis, préviens les copains, J.-J. Debout / R. Dumas, Vogue 8288.

... (et des Surfs aussi!)

Les hommes n'auront plus de peur, Iller Pattacini / Mogol / Hubert Ithier, Festival FX 1470 M.

Si j'avais un marteau, Lee Hays / Pete Seeger / V. Buggy / Claude François, Festival FX 1367 M.

Scandale dans la famille, Slim Henry Brown / Huon Donaldson / Maurice Tézé, Festival FX 1459 M.

Ce que Bertrand (avec l'aide de Victor) dit de Johnny Hallyday

La génération perdue, J. Hallyday / Long Chris, Philips 437.260 BE.

La légende de Monty

Un verre de whisky, Monty-Bulostin / Brian & Edward Holland / Lamont Dozier, Barclay 70649.

Rêves d'enfant, Pierre Saka / Monty, Barclay 71145.

La légende des Beatles

Till There Was You, Meredith Willson, Odéon SOE 3745.

Autour des légendes

Danyel Gérard, *Il n'y a pas si longtemps*, Jacques Plante / D. Gérard, AZ EP 953.

Les Pirates, *Je bois du lait*, Pierre Saka / Jerry Lee Lewis, Bel Air 211.044.

Mary Hopkin, *Le temps des fleurs*, Eddy Marnay / Gene Raskin, Apple, APF 503.

Les Chaussettes noires, *Tu parles trop*, Georges Aber / Joe Jones / Reginald Hall, Barclay 70369.

The Shadows, *Apache*, Jerry Lordan, Columbia ESRF 1425.

Jean-Paul Mauric, *J'irai à ton mariage*, Raymond Mamoudy / Armand Gomez, Festival FX 45 1325.

Radio Vivante, comme si vous l'écoutez

Iron Butterfly, *In-A-Gadda-Da-Vida*, Doug Ingle, Atco 503019.

Procol Harum, *In Held 'Twas In I* (extrait de *Shine on Brightly*), Gary Brooker / Matthew Fisher / Keith Reid, A&M SP 4151.

Bob Dylan, *Sad Eyed Lady of The Lowlands* (extrait de *Blonde on Blonde*), Bob Dylan, CBS S 66012.

Jethro Tull, *A Passion Play*, Ian Anderson, Chrysalis CHR 1040.

Service après-vente

Victor ayant, dans le feu du récit, oublié sa promesse de préciser pourquoi les copains de Monty visaient juste en associant Mortimer et Schumann, voici l'explication qui comblera les lecteurs attentifs : Monty fut l'un des premiers interprètes français de Mort(imer) Shuman, lorsque ce dernier vint s'établir en Europe et y entamer une seconde carrière. Mort Shuman et Monty ont notamment cosigné *Oh! oui*, que Monty a gravé en 1964 sur le 45-tours Barclay 70691.

Des clés pour les tiroirs

Trois mois s'étaient écoulés depuis le chantier lorsque François, de passage dans les locaux de l'agence Dufour, se vit remettre par Caroline une lettre de Michael. L'Anglais s'était piqué au jeu et soumettait à François son décryptage du poème *Hommage aux sept Beatles*.

Marais appelle *Jean* qui vaut *John* (Lennon).

Seize ânes font *Cézanne* qui appelle *Paul* (McCartney).

Sable équivaut à *Sand* qui s'appelait *George* (Harrison).

Basse tient à quatre cordes, et *Steward* s'entend *Stuart* (Sutcliffe).

Cogneur rappelle *batteur* et *piteux* peut aller à *Pete* (Best).

Tous les ânes s'appellent *Martin* qui se prénomme *George*.

Bague tourne à *ring* qui, plus *oh*, est égal à *Ringo* (Starr).

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur
Le Ponteil, 05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-140-8

Achévé d'imprimer en avril 2012
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal : avril 2012.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,
et 20 exemplaires hors commerce,
numérotés de 1 à xx.

La rue des Escudiers s'élargit en placette avant de devenir, passé une fontaine, une pente de terre aux cailloux facétieux.

John, Paul et George laissèrent derrière eux un figuier échevelé, au moins centenaire et demi, qui faisait une couverture à des clapiers pleins de lapines grosses.

Ils s'engagèrent dans un passage étroit entre deux hautes façades de pierre nue.

« Je me demande si le soleil vient jamais par ici, dit George.

– Tu devrais noter ça, conseilla John. Ça peut faire un départ de chanson. »

Dans le gros bois de la dernière porte, une plaquette de balsa était clouée ; ornée des mots La Grotte par un as de la pyrogravure.

Paul frappa à gros poing.

« Salut les gars », dit Richard, à peu près aussi ému que s'il venait de leur ouvrir la porte de chez lui, là-haut, à Liverpool.

Les trois le suivirent dans une pièce basse, sans fenêtre, et plutôt fraîche.

« Mais c'est une cave, dit John.

– Mieux que ça, promit Richard. Laisse à tes yeux le temps de s'habituer, et tu verras qu'au fond il n'y a pas de cloison, mais une vraie grotte. [...]

– Autant te le dire sans attendre plus longtemps, tu fais désormais officiellement partie des Beatles.

– Ah ! bon, dit Richard, vous avez piqué le nom d'un groupe qui existe déjà ?

– Ils se sont séparés, et notre nom s'écrit à une lettre près... Mais, c'est une longue histoire. Si tu veux bien, nous la garderons pour le voyage retour. »

Les 1001 Nuits, version provençale et musicale

Pour égayer leur chantier de restauration de maison dans l'arrière-pays toulonnais, un groupe d'hétéroclites du bâtiment décide de se raconter des histoires, du genre : « Et si les Beatles s'étaient formés à La Crau (Var) ? »

« Et si Johnny Hallyday avait été le sujet d'une tragédie grecque ? » « Et si... »

René Troin, journaliste, ancien animateur de radio associative, partage sa vie entre Paris et Toulon. Il poursuit ici son exploration d'une Provence mentale aussi personnelle que colorée, après *La Crau (Arizona)*, *Deleatur*, et *Georges écrit*, *Ginkgo*.

René Troin est également l'auteur de petits textes où la contrainte, toujours subtile, donne naissance à des histoires drolatiques.

